

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Coloured covers /  
Couverture de couleur

Covers damaged /  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /  
Le titre de couverture manque

Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents

Only edition available /  
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

13<sup>ME</sup> ANNÉE, No 670.—SAMEDI, 6 MARS 1897

BERTHAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES PETITS MENDIANTS

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 6 MARS 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Notes sur l'Ecosse, par Marie-Louise Bergeron.—Le pain de Mme X..., par Bluet.—Mort du R. P. Hudon, S. J.—Les événements de Crète.—Poésie : Elle ne m'aime plus, par Em. Beaulieu—Nouvelle : En face du devoir, par Mathias Filion—La vie aux champs (avec gravures), par un Ami des Champs.—Hommage, par A. Hurteau.—Le veuvage aux Indes, par G. Maire.—Conseils pratiques.—Poésie : Egalité, par L. Paté.—A travers Rome, par Firmin Picard.—Une centenaire canadienne-française.—Appas pour crocodiles (avec gravure).—L'insurrection cubaine.—Superstitions des Créoles de Cuba.—Jardin des enfants.—Feuilletons : Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.—La veuve du garde.—Choses et autres.

GRAVURES.—Les petits mendiants.—Portrait du R. P. Hudon.—Les événements de Cuba : Fort Luque ; Insurgés faisant dérailler un train ; Auberge près de Santiago.—Insurrection de Crète : Le port de Canée.—A travers Londres : La Bourse ; Pont de Westminster ; Le Palais de Justice ; Les bâtimens du Parlement ; La banque d'Angleterre ; La cathédrale Saint-Paul ; Le pont Blackfriars.—Devinette.—Rébus.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT CINQUANTE-TROISIÈME TIRAGE

Le cent cinquante-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FÉVRIER), aura lieu le samedi, 6 MARS, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 6 février 1897.

C'est un convalescent qui vous écrit cette chronique, alors qu'un amis plus malade (M. P...) près de moi, se lamente justement contre la sale température que nous avons. Parfois de la neige qui, tombée blanche devient plus noire qu'une négresse, le lendemain c'est de la pluie qui cingle la figure, et toujours l'humidité, la tuante humidité souffle son haleine mortelle.

Les marchandes de violettes font de grosses recettes, puisque ce sont ces modestes fleurs parfumées de sentiment que l'on jette en quantité sur les cercueils des pauvres qui s'en vont éternellement dormir là où on ne sent plus les morsures impitoyables d'un climat ; mais dans ce cortège inanimé, enlevé par une rafale de

mort, les riches, les riches de jadis, ont aussi leur part de violettes, eux qui ne marchèrent, peut-être, que sur les roses durant la vie si brève !

Ainsi passe la Destinée, en jetant aux cimetières autant d'existences que nous enverrons de confettis dans la rue, aux jours gras, quand le plaisir s'ouvrira au printemps nouveau.

Pendant que Paris est drapé de tristesse dans son ciel sombre, le soleil se baigne dans la Méditerranée et se promène sur toute la côte d'azur qu'il habite si joyeusement.

Cependant, ceux, qui malgré l'affreuse température, se portent comme des charmes peuvent s'amuser dans les théâtres et aux bals nombreux qui se donnent un peu partout.

\* \*

Il y a huit jours déjà, la Société Canadienne de Paris, a remplacé notre vice-président, le Dr J.-A. Saint-Denis parti pour le Canada, par le Dr Daniel-E. LeCavalier très aimé dans notre petite colonie.

Le choix est heureux et favorable à la prospérité de notre Société.

\* \*

Un jeune Canadien—peintre de talent—est arrivé récemment de Rome, M. Murray Prendergast, le fils du très sympathique gérant de la Banque d'Hochelaga.

M. Prendergast compte séjourner quelque temps à Paris, et il étudiera à l'école des Beaux-Arts, où il vient d'être admis.

M. Raymond Préfontaine est presque complètement remis. Le distingué député d'Hochelaga a été opéré, avec grand succès, par le Dr Paul Reclus.

\* \*

Dimanche, 7 février.

Aujourd'hui, le soleil a jeté sur Paris un peu de ses brillantes paillettes d'or ; et de midi à trois heures, la foule des Parisiens et des Parisiennes se promenant sur les boulevards a vu le printemps qui faisait une première et gracieuse visite.

Hier soir, le traditionnel bal de l'Hôtel-de-Ville a réuni—comme chaque année—le premier citoyen de la République et le pauvre charbonnier qui a quelque influence dans son quartier. Mme Félix Faure, et les grandes dames qui donnaient le ton, dansaient près des petites blanchisseuses favorisées, et, ainsi pêle-mêle, le peuple de Paris clamait sa joie en affirmant sa fraternité républicaine.

Les *Tout-Paris* ont fait des heureux et, parmi les pauvres privilégiés invités qui recommenceront demain leur travail ardu, il restera un souvenir dont leur cœur sera fier et content.

\* \*

Notre compatriote, le Dr Charles-Auguste Prévost, de la Faculté de Médecine de Paris, a ouvert un cabinet de consultations au no 8 de la rue de l'Université, à Paris.

Le Dr Prévost s'occupe spécialement des maladies du larynx, du nez et des oreilles.

\* \*

Il est rumeur que le comte de Muu et l'abbé Lemire, députés, doivent aller rendre visite à la Société Canadienne de Paris, qui se prépare à les recevoir dignement.

\* \*

Mercredi, 10 février.

L'Europe attentive écoute avec intérêt les graves difficultés qui vont sans cesse, s'élevant entre les Crétois et les Turcs.

Les diplomates froncent les sourcils, le roi de Grèce se prépare à la guerre, et les grandes nations font peut-être des rêves humanitaires !

Les chrétiens crétois réclament la juste liberté à laquelle chaque peuple a droit ; et pendant que rampent aux pieds du Sultan les diplomates dont il se moque, la Crète est inondée du sang de ses enfants, qui tombent martyrs de leur héroïsme.

Et pas un gouvernement généreux ne parle en brave, excepté celui d'Athènes, qui se souvient du glorieux passé des Hellènes.

La France attend que le tsar parle, l'Angleterre ne croit pas de son intérêt de s'interposer si vite pour la proie nouvelle qu'elle convoite, l'Italie songe encore à Ménélick, l'Autriche dort pendant que l'Allemagne rêve et que l'Espagne fait une marche de malheurs dans les cimetières de Cuba ; les autres petits peuples attendent le signe d'un maître.

Et l'Europé se berce ainsi dans une coupable nonchalance alors que retentissent les appels désespérés de frères qui meurent pour la Sainte Liberté, qui n'a point sur ce continent un seul solide et beau piédestal.

—Pauvre Liberté, on t'invoque partout, mais avec quel accent d'hypocrisie et avec combien peu de sincérité !

\* \*

Vendredi, 12 février.

Les journaux retentissent tous de la question crétoise, et ceux de France demandent à l'Europe de protéger les Crétois et d'aider la Grèce dans la tâche brave et hardie qu'elle entreprend de tendre la main aux frères de sang qui l'appellent à leur secours.

M. Hector Depasse écrit, dans l'*Echo de Paris* d'aujourd'hui, ces lignes humanitaires :

A-t-on rempli, essayé de remplir les promesses données, il y a vingt ans, par le congrès de Berlin ? A-t-on respecté le pacte d'Halepa ? A-t-on exécuté les principaux articles de la convention du mois d'août 1896 ? A-t-on seulement organisé une police, une administration ayant apparence régulière ? Rien de rien. Tel est le régime de l'Europe ! On se dit quelquefois qu'il n'y a pas un paysan, dans sa métairie qui n'ait plus de sagesse que toute la diplomatie officielle des Etats.

A part les trois villes, la Canée, Retymo, Candie, où les musulmans sont les maîtres,—c'est à peu près tout ce qui reste de "la Crète aux cent villes."—les campagnes sont occupées par des populations qui veulent enfin vivre libres et s'administrer selon leurs idées et leurs mœurs. Le parti de l'indépendance n'a jamais été mieux armé. Les bergers crétois sont invincibles dans leurs montagnes, comme les Suisses et comme les hommes de l'Abyssinie. En réalité, la séparation d'avec la Turquie est faite et consommée. La Crète s'est affranchie elle-même ; elle se gouverne, comme elle peut, par ses comités et par ses chefs locaux. Ce qu'on demanderait à l'Europe, c'est de rendre la Crète, pieds et poings liés, à la Turquie. Est-ce possible ?

La géographie, l'histoire et trois siècles de bataille sont des témoignages beaucoup plus clairs et authentiques de la destinée d'un peuple que toutes les formes de suffrage et de plébiscite.

La Crète fut, avant la Grèce même, un berceau de civilisation et d'art. Cette île devrait être un des ornements de l'Europe, un jardin dans la Méditerranée. Ce n'est plus qu'une terre misérable, portant partout les vestiges d'une guerre éternelle. Elle pourrait refleurir, dans son union avec la Grèce, et pour l'utilité et l'agrément du monde, si l'Europe avait un peu de décision politique.

Le prince Georges, parti hier de Grèce à la tête de la flotte de guerre se portant au secours de la Crète, est le second fils du roi, et c'est lui qui, il y a deux ans, sauva la vie au prince Nicolas, maintenant empereur de Russie, pendant un voyage que tous deux faisaient là.

Le peuple grec, en entier, a acclamé le prince Georges à son départ.

Puisse-t-il ajouter une palme de plus à l'histoire glorieuse de sa vaillante patrie !

\* \*

L'été dernier, au château des Boulayes, où j'étais l'hôte de l'illustre Dr Péan, je fis la connaissance du Dr Coromilas, qui occupe une haute situation à Calamata (Grèce) ; et, comme nous parlions des premières difficultés crétoises, le Dr Coromilas disait :

"Les diplomates régleront la question pour aujourd'hui, mais elle reviendra sur le tapis, et cela bientôt, dans six mois, dans un an au plus tard. Et alors les puissances en seront embarrassées, parce que c'est leur intérêt commun de protéger l'empire turc. Néanmoins, la justice de la cause des Crétois passera peut-être pour quelque chose ; et il se pourrait que de

ce rien, dont l'Europe ne s'occupe point maintenant' il parte un conflit amenant une sanglante guerre européenne..."

La première partie de la prédiction du Dr Coromilas est accomplie, mais espérons que le reste sera remis à plus tard, à un plus tard très éloigné.

Car, si une guerre éclatait actuellement en Europe, ce serait la plus barbare boucherie du siècle qui se dit le plus civilisé.

Tous les engins de guerre perfectionnés, à l'électricité donneraient la main à la Mort pour faucher plus vite les vivants qui les fabriquent.

Le spectacle serait trop macabre et trop sinistrement effrayant pour qu'il soit désiré. Faisons des vœux pour que 1897 s'éclaire, non des feux des sanglantes batailles, mais de l'éclatante intelligence des diplomates, qui peuvent montrer ainsi les progrès de l'esprit humain et sa prépondérance fraternelle et sublime dans le monde.

Par ce fait, la diplomatie acquerra une reconnaissance éternelle.

Que la Crète se gouverne à son gré, et que les puissances, tout en l'aidant par d'humanitaires mesures, gardent la paix rayonnante, qui seule donne un peu de bonheur, voilà ce qui est le plus désirable pour l'intérêt du monde entier.

*Rodolphe Brunet*

## NOTES SUR L'ÉCOSSE

Charmantes lectrices et aimables lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, qui comme moi avez voyagé, plus par imagination qu'en réalité, vous me permettez bien de vous faire part d'une lecture illustrée, à laquelle j'ai assisté à l'Académie de Musique de Boston, le deux janvier. Le sujet était l'Écosse, qui n'a rien à envier à sa voisine l'Angleterre.

Nous sommes à l'embouchure de la rivière Clyde, et à mesure que nous avançons, se déroulent à nos regards des paysages charmants d'une richesse de couleur incomparable. Dumbarton Rock nous apparaît dans toute sa beauté, il n'est pas très élevé, mais tout de même il lève hardiment sa tête vers le ciel. L'Écosse est remarquable pour la beauté de ses nappes d'eau. Le lac Lomond est l'orgueil du peuple écossais ; ses eaux sont si limpides que la nature aime à s'y mirer. Les îles boisées qui flottent à sa surface ressemblent à de grandes corbeilles rustiques, remplies de fleurs ou la bruyère domine. Le juge Routhier, dans son ouvrage remarquable : "A travers l'Europe," dit que la bruyère d'Écosse est un arbuste mignon ressemblant au bluet, couverte de jolies petites fleurs violettes qui sont presque immortelles.

Quittons cette place enchantée et allons voir Balmoral, la résidence d'été de la gracieuse souveraine de l'Angleterre, Victoria. Cette demeure royale se trouve sur les hauteurs. La reine a deux autres résidences, une dans l'île de Wight et l'autre à Windsor. Mais Balmoral est son château favori, où elle aime à venir se reposer des fatigues de la cour. La place est toujours gardée par des soldats, et personne ne peut venir sur le terrain sans une permission spéciale. C'est un endroit favorable pour la chasse, et qui abonde en gibier, c'est vraiment une retraite délicieuse qui invite au repos.

L'hospitalité écossaise, gracieuse et désintéressée, nous permet de visiter plus en détail Edimburgh, la capitale, une des plus belles villes de l'Europe, située près du Firth ou Forth. Elle est renommée pour l'excellence de ses universités et de ses écoles, son histoire authentique commence en 617, quand le roi Edwin établit une forteresse sur Castle Rock, le siège ancien des rois d'Écosse. La rue principale, Princess, nous montre le monument superbe de Walter Scott, qui éveille dans l'âme des Écossais tout un monde de souvenirs glorieux. Nous ne pouvons rester longtemps dans la vieille capitale sans que l'intéres-

sante figure de *Mary Queen of Scots* se présente à nous ; elle est très belle, et cette beauté a été le sceau fatal de sa destinée future, qui a excité la jalousie de l'ambitieuse Elizabeth. Mais ne nous arrêtons pas sur ces faits ensevelis dans la nuit des temps. Que reste-t-il de ceux qui ont joué les principaux rôles, qui ont eu une si grande influence sur la destinée de l'Écosse ? Pas même un peu de poussière, et en feuilletant l'histoire, nous nous demandons à quoi ont servi toutes ces jalousies, pour disputer le trône à une jeune femme malheureuse, qui a porté sur son front un double diadème, celui de reine et de martyre.

Passons encore, et allons respirer l'air sain et fortifiant des montagnes de l'Écosse. Arrêtons-nous à Guisachan, dans Invernesshire, endroit désert. C'est dans cette solitude, que *Ishbel Marjoribankes* a lu et étudié l'histoire de son pays. L'enfant est devenue jeune fille, et la jeune fille est devenue la femme de lord Aberdeen, le gouverneur-général du Canada, aimé et respecté de tout le Dominion. Les montagnes de l'Écosse, ses lacs, et ses vallées ont été chantés par les anciens bardes et les poètes. On a essayé de reproduire sur la toile la grandeur des Hébrides, la beauté de ces monts, mais seul le divin Artiste a su mêler les couleurs, et nous sommes sous le charme quand à notre vue, les montagnes apparaissent sous les feux du soleil levant, qui forment une auréole unique sur leurs cimes imposantes.

De là nous nous rendons à l'île de Staffa, sous laquelle se trouve la cave de Fingal, que son architecture naturelle fait ressembler à une cathédrale du moyen âge, la voûte est d'un bleu turquoise, ses parois semblent d'albâtre, et la prière monte naturellement du cœur aux lèvres. Le murmure de l'océan semble l prélude d'une mélodie divine, et la vague qui vient régulièrement caresser la rive ressemble à l'hymn de la reconnaissance pour l'auteur de tant de merveilles. Le parfum âpre de l'Atlantique monte comme l'encens dans cette grotte enchantée. Œuvres sublimes du divin Architecte ! Le soleil, horloge de la nature, cède sa place à la reine de la nuit, et il nous faut quitter ces lieux inoubliables, emportant dans nos cœurs un souvenir qui ne saurait s'effacer.

Mme MARIE-LOUISE BERGERON.

## LE PAIN DE Mme X...

*A Huron du "Réveil."*

### NOTRE ÉDUICATIONS ET NOS PRINCIPES

Merci d'avoir daigné donner, dans le *Réveil*, place à mon humble article : "Le Pain." Merci aussi de votre approbation des sentiments qui l'ont inspiré, j'y suis très sensible.

Il me fait peine de constater que nous différons quelque peu l'opinion sur deux points.

Permettez-moi de conserver ma conviction et ma croyance. Non, mille fois non ! Mme X... n'a pas agi suivant les principes qu'on lui a enseignés au pays et son action ne doit pas être attribuée à son éducation. A elle comme à la plupart d'entre nous, rien n'a été épargné dans l'enseignement des sains principes et du respect des choses sacrées et saintes que l'on apprend à connaître dès le plus bas âge, au foyer de la famille.

Ce n'est pas tout, vous le savez, de bien enseigner la terre. Ceux qui ont mission ou charge de former les cœurs, de développer les intelligences, de cultiver en un mot les "terres vierges," ne les créent pas eux-mêmes, ils n'ont pas le pouvoir de les refaire. Comme le semeur de l'Évangile ils jettent la "semence forte" dans des terrains différents : le grain qui tombe sur le roc sert de pâture aux oiseaux et le sol reste stérile. Je crois que c'est là le cas de Mme X... et qu'il est assez rare parmi nous, Dieu merci. Il serait trop long et ennuyeux pour nos lecteurs de m'étendre plus longtemps sur ce sujet. D'ailleurs, je pense que vous savez tout aussi bien que moi que notre éducation est bonne. Vous avez seulement voulu faire une petite malice, n'est-ce pas ?

Quant à recevoir Mme X... dans les salons cana-

En 1855, il fut ordonné prêtre et devint préfet des études, à Saint-François-Xavier. En 1861 il fut appelé aux mêmes fonctions au collège Sainte-Marie. En 1870 il fut appelé au poste de recteur du collège Saint-François-Xavier et occupa ce poste pendant dix ans.

En 1880, le R.P. Hudon fut rappelé à Montréal et devint supérieur de la mission du Canada. Ce fut lui qui fonda le noviciat du Sault-au-Récollet, où une soixantaine de jeunes gens suivent les cours de philosophie, de théologie et de droit canon.

En 1891, il fut nommé recteur du collège de Saint-Boniface, malgré son âge avancé.

En 1894, il quitta ce poste et depuis résida dans la maison de noviciat et de scolasticat de l'ordre, exerçant les fonctions de père spirituel.

Les funérailles ont eu lieu à l'église de l'Immaculée-Conception.

## LES ÉVÉNEMENTS DE CRÈTE

(Voir gravure)

La Crète vient d'exciter de nouveau l'inquiétude de l'Europe. Le 3 février, la fusillade commença à se faire entendre aux environs de la Canée. Le lendemain, une véritable bataille s'engageait dans les rues mêmes de la ville, en même temps que des incendies simultanés étaient allumés dans presque tous les quartiers. Plusieurs milliers de fugitifs chrétiens se réfugièrent à bord des navires étrangers, qui les ont transportés à Milo et à Syra.

On évalua au premier moment à 300 le nombre des morts. Le chiffre réel des victimes paraît avoir été beaucoup moins élevé ; mais peut-être ne sommes-nous qu'au début de graves événements.

La Canée est, on le sait, depuis 1840, la capitale de la grande île méditerranéenne. Elle compte environ 18,000 habitants et son port est le meilleur de tout le littoral.

clef à la serrure de la porte et, d'un ton mystérieux, me dit, ou plutôt me souffla à l'oreille :

—René n'est pas coupable, je puis faire crouler l'échafaudage de preuves dressé contre lui, déchirer la voile ignominieuse qui le couvre aujourd'hui, le réhabiliter aux yeux de l'univers. Deux hommes ont été témoins du crime ; je les ai cherchés, je les ai trouvés. Je les tiens ici au secret, personne ne soupçonne même leur présence dans la ville ; l'un est un riche Américain du nom de John Smith, et l'autre...

—Alors, m'écriai-je, ces deux hommes vont parler, et René est sauvé.

—Non ! ils ne parleront pas, et René est perdu.

—Perdu, comment ? pourquoi ?

—Tu vas comprendre, me dit Robert avec un accent qui me fit frissonner, en appuyant ses deux mains sur mes épaules et en me regardant bien en face, de ses yeux noirs, perçants, fascinés, oui, tu vas comprendre, écoute. Il y a sur la terre une femme que j'aime plus que tout au monde, plus que l'avare n'aime son or, que le martyr sur le bûcher n'aime son Dieu. J'ai vu Lucienne au berceau, et je l'ai aimée. Fillette, alors qu'elle jouait avec ses compagnes, je restais rêveur à la contempler, je l'aimais, et mon amour pour elle a grandi comme elle. Dans les déserts de l'Afrique, alors que le simon menaçait de m'ensevelir, je pensais à elle. Un jour, dans les Indes, un tigre furieux, de sa griffe puissante, m'enleva une lanière de chair sur la poitrine ; je n'ai pas ressenti la douleur, je n'ai pas vu le danger, c'est à Lucienne que je pensais. Toujours, toujours je l'ai aimée, et quand je revins, le cœur plein d'espoir, voulant moi aussi jouir d'une part de bonheur sur la terre, quand je retrouve Lucienne, elle est la fiancée de René.

—De René...

—Oui de René, qui gémit aujourd'hui dans les horreurs de la prison, pour qui l'échafaud se dressera dans quelques jours. Et elle l'aime toujours, toujours elle le croit innocent. Tiens, elle est venue ce matin, s'est jetée à mes genoux, et d'une voix déchirante elle me criait :

—Sauvez-le ! Sauvez-le : faites un miracle, vous mon ami d'enfance, vous que j'aime le plus après lui.

Oh ! la terrible vérité, comment ai-je pu l'apprendre sans mourir ! Vois, dans quelques heures, mes cheveux ont blanchi, des rides se sont creusées sur ma figure, je suis devenu un vieillard. Comprends-tu qu'il doit mourir, lui !

—Mourir, mais il est innocent. Non, non Robert, tu ne commettras pas ce crime affreux. Il y a le devoir et le remords.

—Qu'est-ce que le remords en face de la torture qui m'attend ? La voir au bras d'un autre, mais eussé-je commis tous les crimes que l'on reproche aux damnés,

je ne mériterais pas un tel châtement. Hélas ! cette torture ne me tuera pas ; il me faudra la subir tous les jours, tous les instants de ma vie et je ne le veux pas, je ne le puis pas.

René est innocent c'est vrai, mais il est aimé de Lucienne, c'est assez de bonheur sur la terre. Il va mourir et il nous pardonnera du haut du ciel où nous n'irons jamais, car nous appartiendrons à la race de Cain...

—Nous ! moi !

—Oui nous, oui toi, car tu es mon complice. Tu connais mon terrible secret et tu le tiendras caché... à nous deux le remords, à nous deux les appels désespérés des âmes en peine, à nous deux les visites nocturnes des spectres ; je ne veux plus être seul à souffrir.

—Non, non, m'écriai-je : je ne serai pas ton complice, et je vais empêcher ce crime. Je vais sortir crier à tout le monde ton horrible dessein, et ces témoins que tu caches, on te les arrachera, ils parleront, il ne faut pas que l'on élève l'échafaud pour un innocent...

Et tout en parlant je cherchais à me diriger du côté de la porte, me tordant sous l'étreinte magnétique de son regard, de ces grands yeux qui me poursuivaient, me fascinaient, j'allais sortir, lui échapper, mais rapide comme l'éclair il me passa la main sur le front et me dit : va tu ne parleras pas, je te le défends.

Dans la rue je heurtai les passants sans les voir : j'étais comme un homme ivre. Je réussis à retrouver ma chambre et je m'endormis aussitôt comme si j'eusse absorbé un narcotique puissant. Quel sommeil ! Les visions les plus étranges hantèrent mon cerveau. Du sang, du sang, il y avait du sang partout : je nageais dans une mer de sang, et les requins m'ayant arraché le cœur s'en disputaient les parcelles. Lorsque je m'éveillai il faisait jour depuis plusieurs heures, un murmure confus de voix m'attira à la fenêtre. C'était une foule de curieux se rendant au palais de justice, je m'y rendis à mon tour, sans pensées, sans volonté, le cerveau vide. Une idée, une seule m'obsédait : un innocent allait être condamné au supplice infamant de l'échafaud et je me reconnaissais impuissant à le sauver. Étais-je sous l'influence d'un pouvoir étrange, volé par Robert à quelque fakir de l'Inde ? Il m'avait dit : ne parle pas, et je ne pouvais parler.

René, résigné et triste, était déjà là, entouré de gardiens. Robert était à son siège, et, entre les deux, une jeune fille vêtue de noir. Lucienne, sans doute, Lucienne, cause involontaire de la condamnation de l'un, du crime de l'autre.

Les témoins accusateurs furent entendus ; c'était une condamnation sans merci. Le tour de Robert était

## EN FACE DU DEVOIR

On parlait magnétisme. La discussion, qui avait d'abord été très animée, menaçait de languir, lorsqu'un des convives, qui n'avait pas encore dit un mot, murmura, comme se parlant à lui-même :

—Il s'en est fallu de peu que le magnétisme fit de moi un meurtrier... non un bourreau...

—Vous, vous ! Comment ? Quand ?

—Bon, vous allez m'accabler de questions, mieux vaut vous raconter la chose. J'en ai le droit, puisqu'il est mort.

\* \* \*

Je parcourais la province voisine, lorsque je résolus de passer quelques jours dans la charmante petite ville de X..., sur la frontière.

Un meurtre y avait été commis quelques semaines auparavant, et l'accusé, un jeune médecin de renom, avait chargé de sa défense Robert G., un de mes amis, avocat de talent, revenu depuis peu d'un long voyage en Afrique et dans les Indes. Les assises criminelles s'ouvraient le lendemain.

Je connaissais, les ayant lus dans les journaux, les principaux détails du meurtre et les nouveaux renseignements que me fournirent dès mon arrivée, les principaux citoyens de la localité achevèrent de me convaincre que le Dr René était bien le coupable et qu'un miracle seul pouvait le sauver. C'était bien là d'ailleurs l'opinion générale.

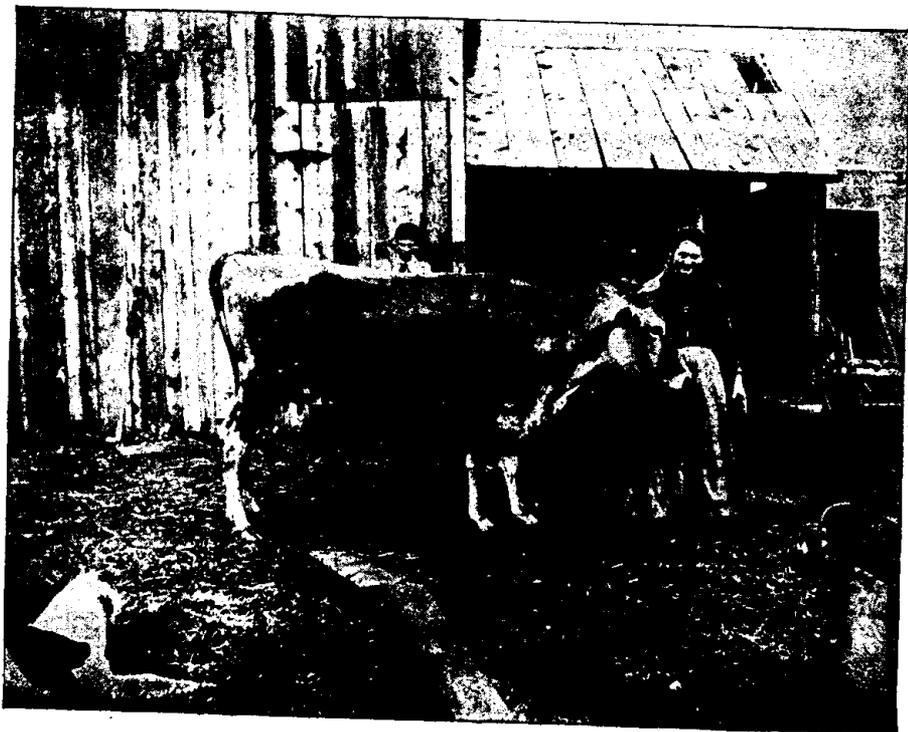
Je n'avais pas vu mon ami Robert depuis son départ pour le continent, et je le trouvai changé, trop changé. Trois années ne causent pas tant de ravages. Quand j'entrai dans son bureau, il était dans une agitation extrême, arpantau fiévreusement la pièce et ne fit aucune attention à moi. Tout à coup il s'arrêta, me saisit la main qu'il serra presque brutalement et murmura :

Horrible ! n'est-ce pas horrible !

—Ah ! tu me parles du meurtre... le meurtre... cet homme assassiné... volé... qu'en sais-tu, toi ?

—Ces preuves condamnent l'accusé, il est perdu, bien perdu, mais puisqu'il est coupable...

Robert fit le tour de la salle, alla donner un tour de





LA VIE AUX CHAMPS. — AU GRAND COMPLET

arrivé. A la question que lui fit le greffier s'il avait des témoins à faire entendre, il se leva et parut hésiter pendant une longue minute, un siècle pour moi, ses yeux se portèrent sur l'accusé, sur Lucienne, peut-être aussi rencontrèrent-ils le Christ suspendu en face... Tout-à-coup, il redressa sa taille, releva la tête et, d'une voix affermie, il appela John Smith, et...

Un soupir de soulagement s'échappa de ma poitrine.

\* \* \*

—Mais Robert, mais votre ami, qu'est-il devenu ? demandâmes-nous en chœur.

—Robert, reprit le narrateur, est reparti aussitôt après pour l'Afrique, et je viens d'apprendre sa mort ; c'est pourquoi j'ai pu vous raconter son histoire. Il est mort en expiant le crime d'avoir hésité en face du devoir.

*Mathias Pelion*

## LA VIE AUX CHAMPS

(Voir gravures)

Une grande dame montra, un jour, à une brave campagnarde, ses colliers, ses bracelets, ses perles précieuses et ces mille riens qui coûtent tant d'argent, et, parfois, hélas ! tant de larmes et de honte.

—J'ai mieux que cela ! dit la fermière, j'ai deux pierres que je ne céderais pas pour tous vos trésors.

—Ah ! pourrais-je les voir ?

—Certainement : ce sont les deux pierres de mon moulin qui servent à moudre le blé et à nous donner du pain délicieux, que nous mangeons avec plaisir, parce que nous l'avons gagné à la sueur de notre front.

Je me suis rappelé cette noble réponse, un jour que je visitais, en compagnie d'un photographe, une florissante paroisse de la province de Québec.

Mon ami, pour payer l'hospitalité que nous avait offerte un bon "habitant" de l'endroit, lui proposa de le "poser," lui et sa famille, pour leur laisser un souvenir.

Après quelques protestations, le vaillant travailleur laissa faire l'artiste. Bien avisés, ces braves gens ne se parèrent pas de leurs atours. Ils avaient, avant tout, à cœur de conserver un souvenir de leur vie active, laborieuse, utile, bénie, et, ne connaissant pas l'ingratitude, ils se firent "poser," en compagnie de leurs fidèles "assistants" dans leurs glorieux combats pour la vie.

J'ai passé de bons moments dans l'hospitalière demeure de ces braves gens, et j'ai appris d'eux beaucoup de choses dont j'espère faire mon profit quelque jour.

Je les reverrai, s'il plaît à Dieu ; j'espère voir grandir les chers enfants qui poussent là-bas, en plein air, dans la grande et riche nature, et qui deviendront, comme leurs respectables parents, de vaillants et honnêtes travailleurs.

UN AMI DES CHAMPS.

## HOMMAGE

*A mon oncle, M. l'abbé Pierre Thomas Hurteau, à l'occasion de sa 50<sup>me</sup> année de prêtrise*

Quand je songe au grand âge où Dieu vous laisse vivre, après tant de labeurs généreux et méritoires, malgré moi je pense à ces arbres gigantesques et isolés que l'on voit parfois debout dans un désert. Ces géants, qui tant de fois ont lutté contre les assauts de la tempête mugissante, semblent protégés par la main de Dieu, qui, par eux et à l'aide de leur feuillage, veut offrir aux caravanes brûlées par les ardeurs du soleil, un ombrage réconfortant et salutaire.

A l'instar de ces arbres privilégiés, il semble que le Ciel vous laisse sur cette terre pour remplir un rôle continuel de bienfaisance, pour abriter sous l'ombre de votre main sacerdotale les pauvres et les orphelins.

Veuille le Dieu que vous servez depuis si longtemps répandre sur votre vieillesse ses dons les plus choisis ! Qu'il vous donne ce qu'il a donné au roi des oiseaux, la prérogative inestimable de secouer la vieillesse pour revêtir une seconde jeunesse ! Que, si la faveur est trop grande, il nous permette au moins d'aller fêter vos noces d'or au temps de mai où la nature s'associera à nos vœux, en vous offrant ses chants, sa verdure et ses fleurs ! Mais, pour vos cheveux blancs nous voulons que vous viviez bien des années. Car ils ne peuvent demeurer ici-bas trop longtemps ceux qui dans le silence de l'humilité chrétienne, sèment de bienfaits leur chemin, comme le labourneur sème le grain dans le sillon. Puis, elle vient toujours trop vite pour l'âme noble et reconnaissante, l'heure douloureuse où il lui faut pleurer sur la tombe d'un bienfaiteur.

Mais pourquoi vous parler de tombe quand je vous souhaite l'immortalité ? Je suis certain que le mot ne vous effraie point : votre main en a tant béni, puis vous savez si bien que la tombe, pour le prêtre véritable, est le vestibule de la gloire. Agréez donc ces souhaits bien sincères que je forme pour vous en ce jour solennel, le dernier de la cinquantième année de votre carrière sacerdotale, en attendant que plus

tard, ma lyre plus reconnaissante que sonore, chante en vous le prêtre selon le cœur de Dieu, l'immolateur doux et compatissant qui, un demi-siècle durant, éleva, au sein des vociférations et des blasphèmes de l'impunité, la Victime Eternelle, l'Hostie pure et sans tache, le calice du pardon.

ADOLPHE HURTEAU.

## LE VEUVAGE AUX INDES

Le sort des veuves indiennes a, de tout temps, été terrible et le bûcher des veuves du Malabar, qui a inspiré aux poètes plus d'un chant, brûlait il y a encore vingt ans. Grâce à des mesures énergiques prises par le gouvernement anglo-indien, les veuves indiennes n'ont plus besoin de se brûler après la mort de leurs maris. Mais elles sont encore les êtres les plus malheureux de l'Inde. Et voici pourquoi :

On marie les jeunes filles de très bonne heure aux Indes ; la religion exige que les Indiennes soient fiancées dès l'âge de huit ans. C'est une honte pour une famille indienne quand une jeune fille, âgée de quatorze ans, n'est pas mariée. Aussi les mariages se font-ils de n'importe quelle façon et avec n'importe qui. Il y a même un métier tout spécial aux Indes ; ce sont des vieillards qui vont d'une province à l'autre et cherchent à se marier pour une petite somme d'argent ; ce que devient une pareille union, je le laisse à penser aux lecteurs ! Mais le veuvage est encore plus triste.

La jeune veuve est encore toute jeune, elle a à peine vingt ans et la loi lui défend de se remarier. On la traite comme une paria ; on lui coupe les cheveux, on l'oblige de s'habiller avec des vêtements qui ont déjà été portés par une femme mariée ; on l'enferme dans une partie écartée de l'habitation ; on l'empêche d'assister aux fêtes de la famille ; on la force à passer des journées entières en prière, et ce qui est plus terrible encore, à jeûner 72 heures consécutives par semaine. Si, par malheur pour elle, une veuve se laisse aller à transgresser ces prescriptions, on la chasse à coups de pierres de la ville ou du village. Ce sont les jeunes femmes chassées de la sorte qui fournissent la plus grosse part des victimes dévorées chaque année dans les jungles par les tigres. Elles errent autour des villages pour trouver un peu de riz ; la nuit arrive, le tigre les surprend, et, le lendemain matin, on ne trouve plus que quelques ossements.

Jusqu'à présent, il avait été impossible de faire renoncer les Indiens à ces coutumes barbares ; mais, depuis quelques mois, il s'est formé à Calcutta et à Bombay, des associations composées, en majeure partie, de jeunes Indiens ayant fait leurs études en Angleterre, qui cherchent à obtenir une amélioration du sort des veuves, et ils sont arrivés déjà à prouver, textes en mains, que rien dans les livres sacrés des Wendes, n'exige de pareilles cruautés qui ne sont que les restes d'une civilisation depuis longtemps disparue. Il faut donc espérer, pour l'honneur de l'humanité, que le vingtième siècle ne verra plus aux Indes des fiancées de huit ans et des veuves de seize ans.

GÉRARD MAIRE.

## CONSEILS PRATIQUES

On fait cuire des pommes de terre blanches et très farineuses ; on les pèle, on les écrase bien et on les délaye avec un peu de lait ; la pâte d'amendes n'est pas meilleure.

Dès qu'on se sent atteint de grippe, faire emploi d'antipyrine (deux cachets par jour), et boire souvent des grogs très chauds dans lesquels on n'économisera ni le rhum, ni le kirsch, ni le cognac, selon le goût. Ce traitement permettra d'attendre le médecin sans que le mal s'aggrave.

Les meubles vernis aussi bien que les meubles cirés s'entretiennent avec un encaustique léger de cire et d'essence de térébenthine ; seulement il ne faut pas craindre de frotter ensuite énergiquement, car rien ne s'encrasse aussi facilement que l'encaustique mal séché

## ÉGALITÉ

Oh ! sur tous vos enfants que votre amour s'épande !  
Égal pour tous ! — Que nul n'ait droit d'être jaloux !  
Qu'ils soient deux, qu'ils soient trois, qu'ils soient toute  
[une bande,  
Que tous aient tour à tour place sur vos genoux !

Que vos cœurs aient pour tous une même tendresse !  
Que chacun d'eux s'y sente un refuge assuré !  
Que, recevant de vous baiser, présent, caresse,  
Nul ne dise à part soi : " C'est moi le préféré ! "

A tous le même amour ! A tous, garçons ou filles,  
Vos bras toujours ouverts, vos cœurs jamais fermés !  
Cur j'en sais — et quel devil, alors, pour les familles ! —  
De petits qui sont morts de n'être point aimés !

LUCIEN PATÉ.

## A TRAVERS ROME

Voir gravures, p. 697

## PLACE SAINT-JEAN DE LATRAN

Si l'on sort de l'église de Saint-Jean de Latran par la porte nord, le regard s'arrête sur un monument d'une haute antiquité : l'obélisque de Teutmosis, en granit rouge, transporté ici par Dominique Fontana sous le pontificat de Sixte-Quint (XVI<sup>e</sup> siècle).

Venant par la porte de l'est, on a devant soi la *Scala Santa* (le saint Escalier), comprenant vingt-huit marches de marbre blanc, recouvertes de bois précieux avec une grosse lentille d'un pied environ de diamètre à chaque marche, permettant d'apercevoir la marche foulée par Notre Seigneur : cet escalier était celui de la maison de Pilate à Jérusalem, et le Christ dut le monter et le descendre lorsqu'il fut amené devant **Ponce Pilate**, ce triste Procureur de la Judée. On ne peut gravir l'Escalier saint qu'à genoux : à droite et à gauche, séparés par des murs, sont d'autres escaliers permettant de descendre debout si l'on ne peut redescendre la *Scala Santa* à genoux.

Il est utile ici que nous empiétons sur ce que nous aurons à dire lorsque nous expliquerons l'intérieur de Saint-Jean de Latran : ce que nous allons vous exposer regarde absolument la Place.

Le palais de Latran fut restauré au VIII<sup>e</sup> siècle par le pape Zacharie, qui répara entre autres une salle à manger (*triclinium*) située devant la basilique. Il y prodigua l'or, le marbre, les mosaïques, les peintures. Il fit faire en outre un portique et une tour qui furent les deux parties les plus remarquables du palais pontifical. Le portique en était l'entrée ; la tour le dominait.

A l'étage le plus élevé de cette tour, il y avait un second *triclinium* peint à fresque et représentant la carte du monde : Zacharie voulait se rappeler la responsabilité de sa charge ; d'autre part, chacun retrouvait là le souvenir de son pays.

Au IX<sup>e</sup> siècle, Léon III fit construire au palais patriarcal deux vastes galeries ; l'une pour recevoir les pèlerins de tous rangs et de toutes les parties du monde ; l'autre, réservée aux princes, aux empereurs.

Au centre de la première, pavée de marbres et ornée de mosaïques, s'élevait une fontaine dont les eaux jaillissantes retombaient dans un bassin de porphyre ; la seconde prenait presque toute la façade Est du palais : c'était le *triclinium majus* ou grand *triclinium* de Léon III. Il était porté sur des colonnes de marbre de Paros et de rouge antique ; l'intérieur brillait par les peintures, les mosaïques, les marbres les plus précieux. Les mosaïques de l'abside (1) principale surtout étaient remarquables : on en voit quelques-unes encore dans les ruines qui se dressent sur la place ; les autres et celles des deux absides disparues sont derrière la *Scala Santa* où Benoît XIV (XVIII<sup>e</sup> siècle) les fit transporter.

Celles qui restent de l'abside principale représentent saint Pierre, avec trois clefs ; Léon III est à genoux à sa droite et reçoit de l'apôtre le *pallium* (2) ; à sa

(1). L'abside est une voûte, surtout celle de chevet des églises. Par extension, toutes voûtes de ce genre.

(2). Le *pallium* est une bûche de laine blanche, semée de croix blanches et bénie par le pape. Tous les

gauche, Charlemagne, à qui saint Pierre remet un étendard chargé de six roses. Au-dessus, cette inscription : " Saint Pierre, accordez la vie au pape Léon et la victoire au roi Charles. "

De la place de Saint-Jean de Latran, on distingue toute la campagne de Rome jusqu'aux montagnes bleues de la Sabine. D'un côté, l'ancienne enceinte d'Aurélien (III<sup>e</sup> siècle), décorée de tours, et où poussent les herbes, les fleurs. D'un autre côté, les débris de l'aqueduc de Néron, ces ruines superbes peuplant la campagne romaine de véritables fantômes de tant de grandeurs disparues !...

Et partout, sous un soleil de feu, de gracieuses villas cachées dans des oasis de verdure, brisant un peu la monotonie du sauvage désert du Latium, si imposant dans son immobile tristesse !

## PALAIS DU QUIRINAL

Grégoire XIII (XVI<sup>e</sup> siècle), le réformateur du calendrier, commença le Quirinal. Mais le puissant génie de Sixte-Quint le continua sur de vastes proportions.

Par son ordre, le célèbre architecte, Jean Fontana, transporta, des ruines des thermes de Constantin, devant la porte du palais, ces deux coursiers que maintiennent de colossales statues d'athlètes : œuvres grandioses de l'art antique, attribuées à Phidias (431 ans avant J.-C.), et à Praxitèle (280 av. J.-C.)

Ce joli palais fut achevé sur les plans de Carlo Moderna, par Paul V, Borghèse (1605 à 1631). C'est sous son pontificat que fut établi le portique de la cour, l'escalier à double rampe, la chapelle et la grande salle qui la précède, avec ses bas-reliefs de Lançini, sa frise peinte par Lanfranc, son *soffite* (1) aux riches sculptures.

La place du Quirinal, à la hauteur presque de la coupole de Saint-Pierre, domine tous les édifices de Rome.

Cette place se nomme aussi, et plus couramment à Rome, le *Monte Cavallo*, à cause des groupes qu'y fit établir Sixte-Quint. Constantin avait fait venir ces ans, à la Sainte-Agnès, le saint Père bénit les agneaux devant fournir cette laine.

(1) *Soffite* : plafond à caissons, comme on en voit beaucoup à Rome.

deux groupes d'Alexandrie : les chevaux seuls ont souffert au point que les réparations successives qui y ont été faites ne permettent guère de reconnaître la main du maître.

On croit voir dans les deux athlètes, Castor et Pollux domptant des chevaux ; quelques-uns y veulent voir Alexandre domptant Bucéphale.

Sixte-Quint, pour compléter ce monument, fit établir, entre les deux groupes, un magnifique obélisque en granit rouge oriental, provenant du mausolée d'Auguste (I<sup>e</sup> siècle). Afin de mettre le dernier cachet à tous ces travaux, Pie VII (1800 à 1823) fit construire au pied de l'obélisque une fontaine dont le bassin, en granit oriental, de soixante-quinze pieds environ de circonférence et d'une pièce, fut transporté du forum en cet endroit.

Ainsi ornés, le palais du Quirinal et la place forment une des beautés du monde.

*Simon Picard*

(A suivre)

## UNE CENTENAIRE CANADIENNE-FRANÇAISE

MADAME J.-M. RAYMOND

LE MONDE ILLUSTRE est heureux de présenter, aujourd'hui, à ses nombreux lecteurs, une femme canadienne-française qui a vécu plus de cent ans, et qui nous offre un cas nouveau de cette longévité patriarcale dont notre race a le privilège de compter d'assez fréquents exemples.

Il y a eu cent ans dimanche, le 21 février, naissait à l'Assomption Mlle Marie Leroux, fille des époux Laurent et Esther Leroux, nés eux-mêmes dans cette paroisse. Le 21 février, sous le toit historique de l'Hôtel-Dieu, Mme J.-M. Raymond, née Marie Leroux, entourée de ses parents et de ses proches a célébré le centième anniversaire de sa naissance. L'histoire de cette femme ressemble à un roman, car il y a

peu de personnes maintenant, au Canada, dont la mémoire les reporte au commencement du dix-neuvième siècle. Il n'en est pas de même de Mme Raymond, qui est née à l'époque où Napoléon Ier, au-delà des Alpes, remportait ses célèbres victoires, à la tête de l'armée d'Italie. Cette dame se rappelle distinctement les incidents qui ont eu lieu alors qu'elle n'avait que cinq ans, et que Bonaparte n'était que Premier Consul à Saint-Cloud.

Cette noble femme, que saluent les félicitations d'une petite armée de parents affectueux, avait neuf ans lorsque Pitt mourut, et elle était presque assez âgée pour faire sa première communion lorsque Napoléon et Joséphine furent couronnés à Notre-Dame.

A dix-huit ans, elle s'agenouillait, jeune épouse, devant l'autel de la petite église de l'Assomption, la même année et à peu près le même mois que Wellington et Blücher écrasaient le conquérant de l'Europe, au mont Saint-Jean.



MME J.-A. RAYMOND, AGÉE DE CENT ANS

En 1843, madame Raymond eut la douleur de perdre son mari qui n'était âgé que de cinquante-quatre ans.

Il y a environ quarante ans, l'une des filles de madame Raymond se fit religieuse et entra dans la communauté de l'Hôtel-Dieu, et comme la mère était très attachée à sa fille, elle vint s'installer dans cette institution où elle a toujours demeuré depuis, bien que sa fille soit morte depuis quelque temps.

La centenaire, bien qu'elle souffre de faiblesse dans les membres, ce qui lui rend la marche difficile, est encore capable de lire, de tricoter et de coudre aussi bien qu'un grand nombre de personnes qui n'ont pas la moitié de son âge.

Nous offrons à la vénérable centenaire nos respectueuses félicitations.

### APPATS POUR CROCODILES

Il n'est pas rare, paraît-il, de lire dans les journaux de Ceylan, une annonce conçue dans ce genre : " On demande des enfants bien gras pour appât à la chasse au crocodile ; on les rapportera en bon état chez vous."

La chose qui a l'air, au premier abord, d'une plaisanterie, est absolument réelle, affirment des voyageurs sérieux, et même les chasseurs de crocodiles n'ont pas de peine à se procurer les enfants dont ils ont besoin pour exercer leur métier. Les parents ont, en effet, une confiance absolue dans le coup d'œil de ces chasseurs, auxquels ils louent leur progéniture sans défiance.

Il faut dire que le crocodile de Ceylan est plus paresseux que tous ses congénères, et il faut qu'il flaire une aubaine exceptionnelle pour se décider à se dé-



ranger des rives inabordables où il dort au soleil des journées entières.

C'est donc pour le tirer de cette apathie que le chasseur place le bébé non loin du cours d'eau ; puis, dissimulé derrière un buisson, il attend patiemment. Comme l'ogre du *Petit Poucet*, le monstre flaire le voisinage de la chair fraîche, et il se met en mouvement pour happer le morceau délicat qui l'attire sur la terre ferme.

Quand l'horrible bête est à une bonne portée, le chasseur la tire dans les yeux. A un premier crocodile succède un second, et ainsi de suite.

Lorsque sa journée est finie, le chasseur dépouille sa chasse et en abandonne la chair aux indigènes, auxquels il remet leur enfant avec le prix de location, qui est toujours modeste.

### LA MODE MODESTE

Les plastrons de feutre, si utiles par les froids mais si coûteux aussi, peuvent être remplacés par des plastrons de satin ouaté et piqué, doublés d'une légère mousseline de laine.

Avec un peu de goût, on arrive à faire des plastrons charmants et bon marché, par exemple, en satin rose et mousseline de laine rose, garnis d'un point d'épine en grosse soie, grenat, bleu turquoise ou or. On peut aussi (je parle pour les raffinées) mettre entre les deux étoffes un peu de poudre à la violette, à la maréchale, au jockey ou à l'héliotrope blanc.

### L'INSURRECTION CUBAINE

Les nouvelles les plus contradictoires nous arrivent de la *perle des Antilles*, où se poursuit, depuis deux ans la sanglante insurrection, dont le prix sera la liberté, ou peut-être l'asservissement plus complet de Cuba. Depuis la mort du vaillant généralissime des insurgés, Antonio Maceo, on a prétendu que les révoltés marchaient de défaite en défaite, sous la conduite de leur nouveau chef, Francesco Gomez. Un jour, le général Weyler, chef des forces espagnoles, fait savoir au monde qu'il achève de compléter la série de ses triomphes, que la pacification complète de l'île est imminente. Le lendemain, le télégraphe se corrige et nous apprend que les bandes de patriotes surgissent de toutes parts et reprennent l'avantage.

Quoiqu'il en soit, on peut croire que les insurgés ne sont pas prêts de se rendre à discrétion. Et lorsqu'on songe aux moyens effrayants qu'ils savent prendre pour détruire ou paralyser les moyens d'action des Espagnoles, on peut croire que la révolution est encore loin d'avoir dit son dernier mot.

Nous mettons ci-contre, sous les yeux de nos lecteurs, une gravure représentant un type de patriote cubain armé en guerre. — J. Sr.-E.



qui équivalent à la jettatura italienne et au " sort " de nos paysans.

Le vaudoux peut, en effet, non seulement atteindre une personne dans sa santé, au moyen des " mangas," il peut aussi par ses maléfices l'amener à la ruine complète et au désespoir.

A l'origine, cette sorte de sorcellerie, apportée par les nègres d'Haïti, ne trouvait de créance que dans le bas peuple ; mais peu à peu, par les esclaves noirs elle a gagné toutes les classes de la société. Beaucoup de dames créoles qui, à Cuba, tiennent le haut du pavé, sont affiliées à cette secte des vaudoux et se réunissent souvent, par petits groupes de treize, pour composer les charmes destinés à opérer des prodiges et les poisons qui doivent venger la secte des ennemis qu'elle se connaît et qu'elle note avec un soin implacable. Les vaudoux ont, en effet, des ennemis irréconciliables qui essaient d'éclairer l'opinion et de lutter avec eux ; mais, quoique méprisés et haïs, ils maintiennent leur influence, grâce à la terreur qu'ils inspirent, et ils n'ont pas été les moins importants parmi les agents de la révolution cubaine.

GEORGES DARGENNE.

### NOTE NÉCROLOGIQUE

Nous avons le pénible devoir d'enregistrer le décès de l'un des plus fidèles amis du MONDE ILLUSTRÉ, en même temps que le proche parent de deux d'entre nos collaborateurs.

M. Damien Denault, natif de Saint-Eustache, comté de Deux-Montagnes, province de Québec, et depuis longtemps établi dans les Etats-Unis d'Amérique, est décédé dimanche le 14 février, et a été inhumé à Jamestown, Dakota Nord, à l'âge de cinquante-et-un ans, après une longue et douloureuse maladie, chrétienne.

### SUPERSTITIONS DES CRÉOLES DE CUBA

Les Créoles de Cuba sont d'une crédulité et d'une superstition bien dignes des descendants de la fanatique Espagne, habitant depuis plusieurs siècles sous le climat brûlant des tropiques. Chez eux, la croyance aux maisons hantées et aux revenants, création bizarre d'un spiritisme enfantin, fait partie d'une sorte de credo populaire du surnaturel.

Ils vous donnent comme recettes certaines et infailibles des superstitions grotesques, vous enseignent le moyen de se guérir de la fièvre et de la jaunisse, et sont tout étonnés qu'on n'accueille pas avec enthousiasme leurs conseils médicaux.

Si vous avez une fièvre dont vous ne pouvez parvenir à vous débarrasser, disent-ils, placez dans un verre d'eau des morceaux d'orange amère et exposez-les au soleil ; à minuit, allez en chemise absorber le mélange ; regagnez ensuite votre lit sans jeter un regard indiscret derrière vous et soyez certain que votre fièvre ne pourra subsister plus de vingt-quatre heures.

Pour la jaunisse ils indiquent un autre remède. Entilez seize gousses d'ail à une ficelle, portez-la au cou pendant treize jours, comme vous feriez d'un collier. Le treizième jour, à minuit, rendez-vous à l'embranchement de deux rues, jetez votre collier et regagnez votre maison toujours sans regarder derrière vous. Car si vous commettiez l'imprudence de jeter sur les choses sacrées un regard profane, le charme n'opérerait pas et vous seriez puni de votre mauvaise foi sacrilège par une grave rechute.

D'où peuvent provenir ces superstitions grotesques dans l'esprit d'une race affinée et apte à recevoir une certaine culture intellectuelle ? Tout simplement de ce que les créoles abandonnent le soin d'élever leurs enfants à des esclaves noirs et que ceux-ci inculquent à leurs jeunes maîtres des principes de crédulité développés par dix siècles de servitude sans espoir. Ces étranges précepteurs apprennent aux enfants à croire au sorcier, au vaudoux, comme ils disent, qu'il faut craindre et s'attacher par des cadeaux, de peur qu'il ne vous jette l'effrayant mal " d'ioç," corruption de langage, créolisation des mots espagnols " mal de ojo,"

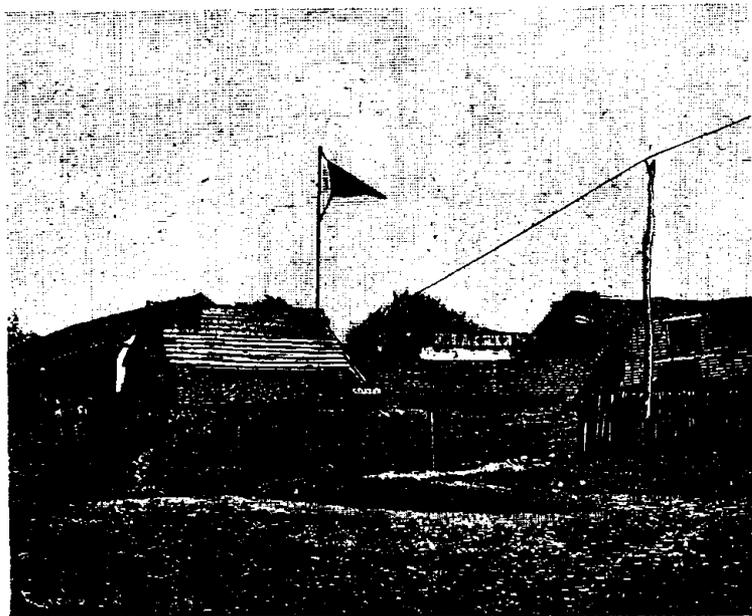
l'allemand ne se borne pas à trouver de nouveaux engins de guerre ou à perfectionner ceux qui existent déjà ; des objets plus futiles provoquent aussi les recherches des inventeurs germaniques.

Ainsi, l'on sait quel culte l'officier allemand a pour sa moustache ; plus elle est longue, plus elle doit, lui semble-t-il, inspirer de respect à ses hommes et faire d'effet auprès des belles. Le petit appareil que voici, est destiné à hâter par des soins méticuleux et appropriés, cette croissance tant désirée, et à conserver à cette appendice pileux le fier pli qu'il ne devrait jamais perdre.



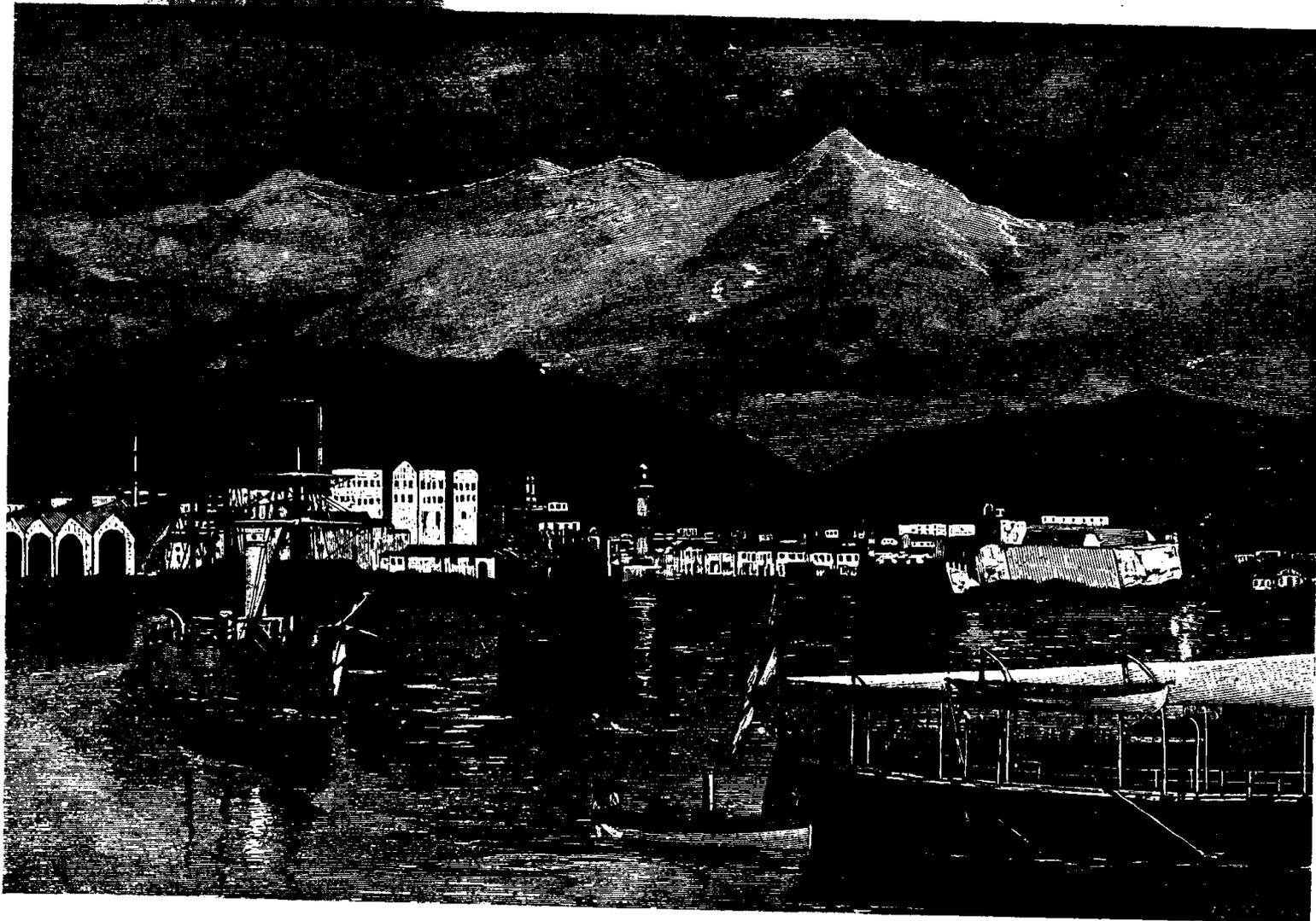
Rien de bien compliqué d'ailleurs. Un ruban de la largeur de la moustache, 3 centimètres environ, au centre duquel se trouve une boucle, que l'auto-opérateur doit placer bien exactement à la naissance de la moustache ; deux petits peignes armés de poignées en relèvent les pointes à l'extrémité du ruban ; après quelques instants de pose, nul doute qu'elles ne soient bien également retroussées.

Aux Allemands qui accusent souvent les Français de frivolité, il sera piquant, n'est-il pas vrai ? de citer ce curieux produit de l'industrie allemande.

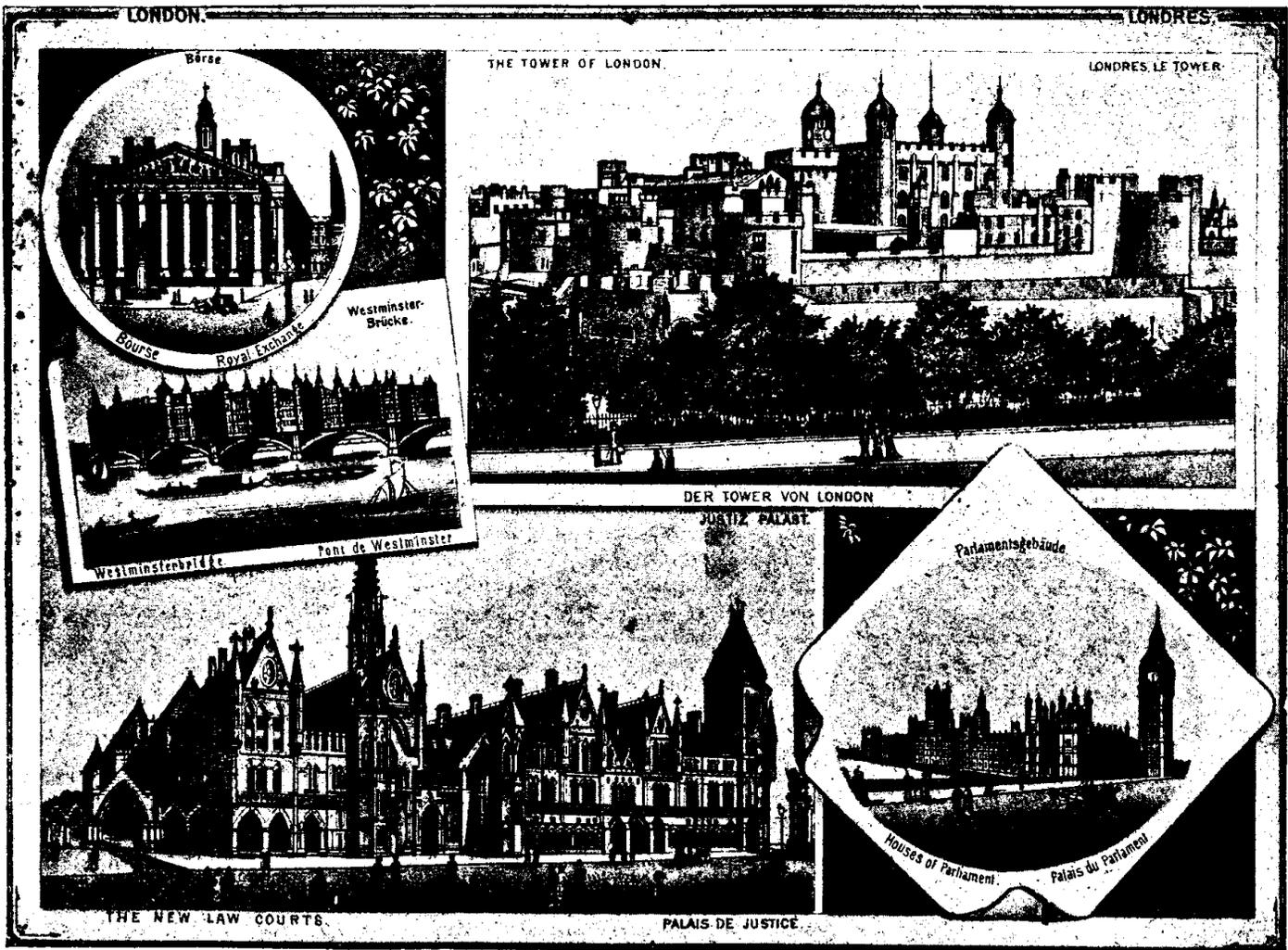


Santa Clara. — Insurgés faisant dérailler un train. — Auberge près de Santiago. — Retrachements faits par les troupes Espagnoles

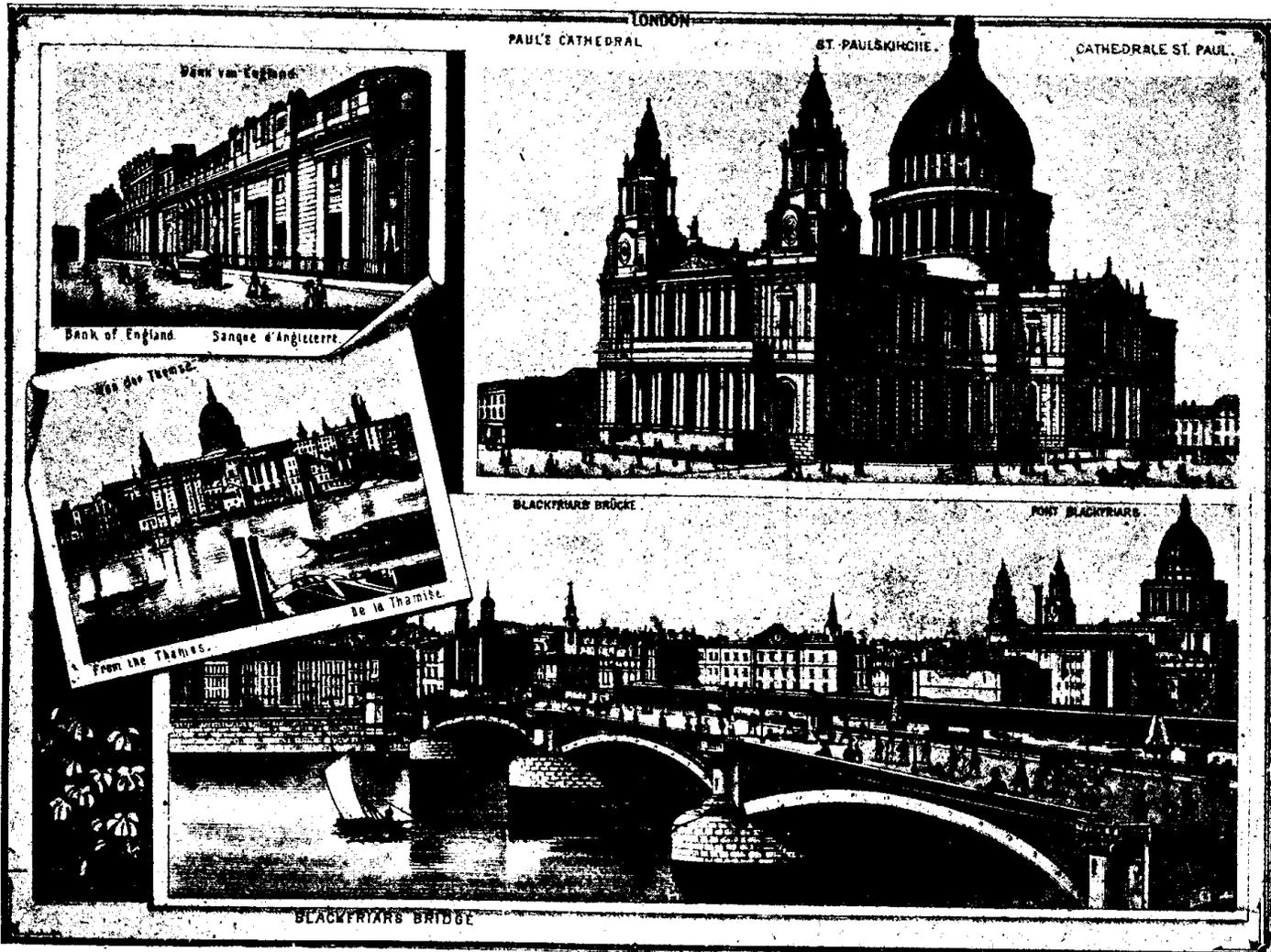
### LES EVENEMENTS DE CUBA



INSURRECTION DE CRÈTE. — Le port de Canée



ANGLETERRE. — Quelques vues de Londres



ANGLETERRE. — Quelques vues de Londres

## THÉÂTRES

Depuis plusieurs semaines, la direction du Théâtre Français fait des préparatifs pour donner le grand drame de William Gillette, *Held by the Enemy*. Il y aura cette semaine de nouveaux décors, de nouveaux costumes qui ont été importés spécialement pour cette représentation. Les rôles sont très bien distribués. Il y a environ vingt rôles actifs dans cette pièce, et c'est pourquoi on a augmenté la troupe de plusieurs personnes.

Chacun admet que ce drame est l'un des plus beaux qui existent et qu'il est de beaucoup supérieur à *Shenandoah*, qui a été écrit sur un sujet semblable.

En tête du programme de vaudeville paraîtra Pearl Andrews, la reine des mimes, qui a déjà paru avec grand succès au Théâtre Français au commencement de la saison.

Cette représentation de *Zéro*, au Théâtre Royal, cette semaine, est d'une attraction toute nouvelle pour Montréal. C'est une expédition burlesque qui entreprend la découverte du Pôle Nord, et qui consiste en danses de tous genres, ballets, etc., avec de magnifiques mises en scène et projections électriques. La première scène représente le salon de M.C.A., New-York, et c'est par ça qu'il annonce son intention d'aller au Pôle Nord en se dirigeant vers les mers arctiques. La partie du vaudeville est également des plus amusantes, à en juger par les rôles suivants : "Hamlets orphelia" et "Méphistopoles" ; Maddan et Curran, les célèbres contorsionnistes ; les sœurs Munroe et enfin Stanford et Walters, les comédiens excentriques.

## JARDIN DES ENFANTS

## LES BAVARDS

*Pourquoi parlent-ils donc à table  
Les enfants qui ne savent rien ?  
Le bavard est insupportable !  
Il parle mal — il gêne bien.*

*Comme le moulin du village  
Qui fuit son tic-tac sans repos,  
Le bavard de son babillage  
Nous étourdit hors de propos.*

*Pour bien montrer son ignorance,  
Bavarder est le seul moyen.  
Que ne gardent-ils le silence,  
Les enfants qui ne savent rien ?*

OCTAVE AUBERT.

## UN JOUR DE GRANDE LESSIVE

(Voir gravure)

Voyez, mes petits enfants, comme cette petite fille aime la propreté !

Profitant sans doute d'un moment d'absence de la lavandière, elle fait la toilette de son petit frère.

Je ne sais trop si ce sera du goût de ses parents ! L'intention est bonne, certes ; mais, mes petits anges, il faut toujours demander à vos bons parents la permission de faire n'importe quelle chose, vous voulez faire — fut-ce laver la tête... et les oreilles de vos petits frères, ô douces petites ménagères futures !

Pensez donc : si l'eau est toute sale, quel singulier nettoyage va obtenir la petite fille de notre gravure !

F. P.

## LE CLOU DE SOULIER

Le laborieux cloutier Joliceur travaillait dans sa forge toute la journée, et avec une si vive assiduité, que, sous les coups rapides de son marteau, des milliers d'étincelles jaillissaient autour de lui. Le fils de son riche voisin, M. de Berge, venait le voir pres-

que tous les jours, et se plaisait à le regarder travailler quelquefois pendant des heures entières.

Un jour le joyeux cloutier lui dit en plaisantant :

— N'auriez-vous pas envie de fabriquer quelques clous ? Essayez une fois, mon jeune monsieur, quand ce ne serait que pour passer le temps ; et puis, que sait-on, peut-être cela pourra vous servir un jour...

Le désœuvré jeune homme y consentit. Il se plaça en riant devant l'enclume et se mit à forger, si bien qu'au bout de quelque temps il devint assez adroit pour façonner de bons clous à souliers.

Quelques années après, les malheurs de la guerre privèrent ce jeune homme de tous ses biens et le forcèrent d'émigrer en pays étrangers. Loin de sa patrie, dénué de toute ressource, il s'arrêta dans un gros village dont la majeure partie des habitants exerçaient l'état de cordonnier. Il apprit qu'ils étaient obligés d'aller périodiquement porter beaucoup d'argent à la ville voisine pour acheter des clous à souliers, et qu'ils ne pouvaient souvent s'en procurer assez, parce qu'on enlevait tout pour les chaussures de l'armée, dont la confection se faisait dans la contrée.

Le jeune M. de Berge, qui se voyait déjà menacé de la plus affreuse misère, se souvint alors qu'il savait parfaitement l'art de faire des clous à souliers. Il offrit aux cordonniers de l'endroit de leur en fournir tant qu'ils en auraient besoin, s'ils voulaient seulement lui établir un atelier. Les habitants du village y consentirent avec plaisir. Il se mit à travailler avec ardeur et se trouva bientôt dans une heureuse aisance.

— Il est toujours bon, se disait-il souvent, d'avoir appris quelque chose, ne fût-ce qu'à faire un clou à soulier. Cela seul me rend maintenant un plus grand service que ma propriété rurale que l'ennemi a dévas-

tée, et qu'alors je n'aurais pas donnée pour cent mille francs.

Il n'est pas un talent, si l'on y met du soin,  
Qui ne puisse parfois nous sauver du besoin.

## GRAVURE-DEVINETTE



Au bal masqué doit se trouver une femme Turque.  
Où est-elle ?

Il neige à gros flocons, Bébé n'a jamais vu de neige.  
— Maman, maman, viens voir, il tombe du sucre en poudre ; fais vite des crêpes pour manger avec.



UN JOUR DE GRANDE LESSIVE



(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

## I

## LES FUGITIFS

Il y a un peu plus d'une cinquantaine d'années,—en face du *Grand Mécatina*, sur la côte du Labrador,—vivait une pauvre famille de pêcheurs, composée du père, de la mère, de deux enfants (un garçon et une fille), et du cousin de ces derniers.

Le chef de la famille s'appelait Labarou ; le fils, Arthur, et le cousin, Gaspard.

Quant aux deux femmes, l'une répondait au nom de mère Hélène et l'autre au surnom de Minie.

Tout ce petit monde vivait en parfaite intelligence, se contentait de peu et n'avait pas la moindre idée que l'on fût plus heureux ailleurs que sur cette lisière de côte désolée qu'il habitait.

Pour peu que la pêche allât bien, que la tempête ne vint pas démolir la barque ou abîmer les filets et que le hareng, la morue et le maquereau fissent leur migration au temps voulu, on n'en demandait pas davantage.

L'automne et le printemps, une goélette de cabotage parcourait cette partie de la côte, approvisionnant les pêcheurs échelonnés çà et là, achetait leur poisson et les quittait pour ne revenir qu'à la nouvelle saison navigable.

Quelquefois cette goélette avait à son bord un missionnaire, chargé des intérêts spirituels de cette vaste étendue de pays.

Et cette visite bisannuelle, impatientement attendue, constituait tout le commerce qu'avait avec le reste de l'humanité la petite colonie de *Kécarpoui*.

Car c'était sur la rive droite de la rivière *Kécarpoui*, à son embouchure même dans le fond de la baie du même nom, que la famille Labarou avait assis son établissement.

Cela remontait à 1840.

Un soir de cette année-là, en juillet, une barque de pêche lourdement chargée abordait sur cette plage.

Elle portait les Labarou et tout ce qu'ils possédaient : articles de ménage, provisions et agrès.

Le père,—un Français des îles Miquelon,—fuyait la justice de la colonie lancée à ses trousses pour le meurtre d'un camarade, commis dans une de ces rixes si fréquentes entre pêcheurs et matelots, lorsqu'ils arrosent trop largement le plaisir qu'ils éprouvent de se retrouver sur le *plancher des vaches*.

Il s'était dit avec raison que le diable lui-même n'oserait pas aller chercher au fond de ces fiords bizarrement découpés qui dentellent le littoral du Labrador.

Le fait est que les hasards de sa fuite précipitée avaient merveilleusement servi Labarou.

Rien de plus étrange d'aspect, de plus sauvage à l'œil que l'estuaire de cette baie de *Kécarpoui*, à l'endroit où la rivière vient y mêler ses eaux ; rien de plus caché à tous les regards que cette plage sablonneuse où la barque des fugitifs de Miquelon venait enfin de heurter de son étrave une terre indépendante de la justice française !

Les lames du large, longues et presque nivelées par une course de plusieurs milles en eau relativement calme, viennent mourir avec une régularité monotone sur un rivage de sable fin, dessiné en un vaste hémicycle qui enserre cette grosse patte du Saint-Laurent allongée sur le torse du Canada.

Mais, au-delà de cette lisière de sable, d'un gris-jaunâtre très doux à l'œil, quel chaos !... quel entassement monstrueux de collines pierreuses, de blocs erratiques à équilibre douteux, de falaises à

pic encaissant l'étroite et profonde rivière qui a fini par creuser son lit,—Dieu sait au prix de quelle suite de siècles !—au milieu de cette cristallisation tourmentée !...

Ça et là, des mousses, des lichens, de petits sapins même, épais et trapus, s'élançant des fentes qui lézardent ou séparent les diverses assises de ce couloir de Titans, au fond duquel la *Kécarpoui* chemine, tapageuse et profonde, vers la mer.

Le thalweg de cette vallée est indiqué par la ligne sinueuse des conifères en bordure sur ses crêtes, jusqu'à un pâté de montagnes très élevées qui masque l'horizon du nord.

A droite et à gauche, le sol, moins tourmenté, offre ci et là des bouquets de sapins ou d'épinettes, qui semblent des îlots surélevés au sein d'une mer de bruyères, d'où émergent de nombreux rochers couverts de mousse et de squelettes d'arbres foudroyés, où le feu du ciel a laissé sa patine noirâtre....

En somme, s'il plaît à l'imagination, le pays semble aride et tout à fait impropre à l'agriculture.

Pourtant, Labarou embrassa d'un œil satisfait ce paysage d'une horreur saisissante....

Bon homme au fond, mais d'humeur taciturne,—surtout depuis cette fatale rixe où il avait tué un camarade,—le pêcheur miquelonnais ne tarda pas à s'éprendre de cette nature bouleversée, si bien en harmonie avec sa propre conscience.

La situation exceptionnelle aussi de cette jolie baie, en pleine région de pêche, le décida....

La baie de *Kécarpoui*, où réside la famille Labarou

Il résolut de s'y fixer.

L'installation ne fut ni longue, ni difficile.

Des sapins et des épinettes, de médiocre futaie sur toute cette partie du littoral, furent abattus, grossièrement équarris et superposés pour former les quatre pans du futur logis. Toutes ces pièces de bois, liées à queue d'aronde aux quatre angles, formèrent un carré très solide, que l'on surmonta d'un toit en accent circonflexe, recouvert de planches confectionnées à la diable....

Et la maison était construite.

On s'en rapporta aux jours de chômage à venir pour améliorer petit à petit cette installation faite à la hâte et y ajouter les hangars et autres annexes indispensables.

L'essentiel, pour le moment, c'était de s'organiser pour la pêche.

Les agrès furent inspectés et réparés ; la barque radoubée et goudronnée de l'étrave à l'étambot ; les voiles remises en état....

Bref, quinze jours après leur abordage, les Labarou se retrouvaient chez eux et reprenaient leur train de vie ordinaire.

Cela devait durer douze années entières, pendant lesquelles un incident digne d'être rapporté vint rompre la monotonie de cette existence patriarcale.

## AVENTURE DE CHASSE

En juillet 1850,—c'est-à-dire dans la dixième année de leur séjour à Kécarpoui,—les jeunes cousins Labarou firent une assez longue expédition en mer.

Agés tous deux alors d'un peu plus de vingt ans, très développés physiquement et hardis marins, ils ne craignaient guère de s'aventurer en plein golfe, dans la barque à demi pontée qu'ils s'étaient construite eux-mêmes, sous la direction du vieux Labarou.

Cette fois là,—soit hasard de la brise, soit curiosité d'adolescents,—ils avaient poussé une pointe jusque près de la côte ouest de Terre-neuve, malgré les recommandations paternelles ; et, joyeux comme des galopins qui ont fait l'école buissonnière, ils revenaient à pleines voiles vers la baie de Kécarpoui, lorsqu'en remontant le littoral, qu'ils serraient d'assez près, un spectacle fort attrayant pour des yeux de chasseurs leur fit aussitôt oublier qu'ils étaient pressés. . . .

Deux caribous,—arrêtés au bord de la mer, où ils étaient venus boire sans doute,—se tenaient côte à côte, les pieds dans l'eau et la mine inquiète, regardant cette embarcation voilée qui se mouvait sans bruit, à quelque distance du rivage.

La tentation était vraiment trop forte ! . . .

Un coup de barre, et la barque se dirigea vers le rivage, qu'elle laboura de son étrave et où elle s'immobilisa.

Les deux jeunes gens, le fusil à la main, étaient déjà partis en chasse.

Mais les gentilles bêtes,—revenues de leur premier mouvement de surprise et ramenées d'instinct au sentiment de la prudence,—pirouettèrent sur leurs pieds et disparurent sous bois, gagnant la côte voisine.

Les chasseurs s'élançèrent sur leurs traces et eurent bientôt fait d'escalader la côte boisée qui leur masquait l'horizon du nord.

Arrivés sur la crête, ils s'arrêtèrent un moment pour reprendre haleine et s'orienter.

Devant eux s'étendait une large savane, tapissée de bruyères longues et maigres, émergeant d'une herbe jaunée, haute et clairsemée. Ça et là, des rochers de formes diverses accidentaient cet espace déconvent, que *Jupiter tenant* avait dû défricher lui-même, s'il fallait en juger par les souches à demi calcinées qui dressaient partout leurs squelettes noirs.

Au-delà de cette savane, au pied de la chaîne de montagnes qui fermait l'horizon du nord, se voyait une lisière de forêt épargnée par l'incendie.

C'est vers ce bois que se dirigeaient les caribous, quand nos chasseurs les revirent du haut de la côte.

La délibération ne fut pas longue.

Nos jeunes Nemrods résolurent de continuer la poursuite.

Mais ce fut bien inutilement qu'ils s'essouffèrent à courir au milieu de cette savane pleine de trous et de bosses, car les caribous prirent un galop allongé, qui les porta en quelques minutes au pied des contreforts boisés de la chaîne de montagnes, où ils disparurent. . . .

Haletants et penauds, les deux cousins s'arrêtèrent enfin sur une éminence rocheuse, d'où ils pouvaient embrasser toute la savane, et même l'immense golfe, dont la nappe bleuâtre, échancree par les dentelures de la côte, s'étendait devant leurs yeux jusqu'au littoral ouest de Terre-Neuve.

Quel panorama !

A droite, le bras oriental de la baie de Kécarpoui s'avancé dans la mer, à demi replié, comme s'il eût voulu retenir les flots qui le baignaient. L'ouverture de la baie, elle-même, était visible jusqu'à son milieu, mais, à part ce petit triangle d'azur miroitant au sein des masses sombres qui l'enserraient, ce n'étaient, jusqu'à perte de vue, que le chaos mouvementé de la côte labradorienne s'abaissant avec gradation vers le golfe, dont la surface scintillante se confondait avec l'horizon, dans les lointains du couchant.

Tout homme, en présence d'un pareil spectacle, est poète d'instinct ; et les jeunes Labarou, sans connaître un traître mot des règles de la poésie, ne purent s'empêcher de faire entendre des exclamations admiratives :

—La belle vue qu'on a d'ici ! s'écria Arthur.

—Hum ! grommela Gaspard : c'est rudement chiffonné !

—Vois donc . . . notre fameuse baie Kécarpoui, ce qu'elle est devenue : à peine grande comme le foc de la barque !

Nous en sommes loin ! . . . répliqua Gaspard, que cette réflexion de son cousin arracha aussitôt à sa contemplation. Au fait, ajouta-t-il, il est temps de regagner la mer. Filons.

—C'est vrai . . . Ces diables de caribous vont nous faire perdre une marée, et nous ne serons pas chez nous avant ce soir.

—A la côte, et courons !

Et Gaspard, prenant les devants, s'engagea aussitôt sur la pente du monticule qui leur avait servi d'observation, dévalant comme un cerf qui aurait eu toute une meute sur les jarrets.

Arthur ne fut pas lent à le suivre ; et tous deux, prenant la savane en diagonale pour "piquer au plus court," firent ainsi un bon demi-mille, ne s'arrêtant qu'au pied d'une colline peu élevée, qui leur barrait la route.

Là, ils firent halte un moment pour souffler, puis reprirent aussitôt leur marche en avant.

Arrivés sur le dos de cette intumescence, absolument dépourvue de végétation, ils s'orientèrent un instant et allaient redescendre le versant opposé, lorsqu'un coup de fusil, tiré de fort près, les cloua net sur place.

Avant même d'avoir eu l'opportunité d'échanger une parole, ils entendirent un hurlement de douleur et virent, à une couple d'arpents en face d'eux, un ours blessé qui traversait la savane, par bonds inégaux, et qui finit par se laisser choir au pied d'une souche, où il demeura immobile.

D'où partait ce coup de fusil ? . . .

Qui avait tiré ? . . .

Les Labarou eurent à peine le temps de se poser ces questions, qu'elles étaient résolues.



Puis l'ours bondit sur le sauvage et l'écrasa.—Page 716, col. 2

Un enfant d'une douzaine d'années environ,—un petit sauvage, à en juger par son costume et son teint basané,—surgit des broussailles, parut examiner les traces sanglantes laissées par l'animal blessé, puis retournant aussitôt sur ses pas, il se prit à crier :

—Vite, père a du sang tout plein !

Un homme grand, sec, la figure osseuse et brune, parut aussitôt, tenant en main un fusil qui fumait encore.

Il échangea quelques paroles avec son fils et s'approcha avec précaution jusqu'à quelques pieds de l'endroit où gisait l'ours.

Ayant aperçu ce dernier, il s'arrêta et fit mine de recharger son arme. Mais, voyant la bête immobile sur le flanc, il remit en place la baguette, à demi tirée, du fusil qu'il tenait de la main gauche et s'avança, tout courbé, vers l'animal, en apparence mort.

A deux pas de sa victime, le sauvage s'arrêta de nouveau et se mit en frais de fourrer le canon de son arme sous le cadavre, pour le retourner, sans doute, et voir la blessure par où la vie s'était échappée.

Mais il arriva alors quelque chose de bien inattendu et de bien terrible. . . .

D'un coup de patte, l'ours fit voler le fusil au loin ; puis bondissant sur le sauvage abasourdi, il l'écrasa sous sa masse pesante, lui labourant en même temps la poitrine, de ses longues griffes.

Pendant quelques secondes, l'homme et la bête s'agitèrent. . . .

# LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Elle s'écoula plus lentement que les autres, parce que le deuil pesait lourd sur son cœur. De plus, François se rendait compte du besoin urgent que sa mère avait de son aide, et il comptait avec une impatience douloureuse les mois restant à s'écouler jusqu'au jour où il toucherait sa paye d'ouvrier.

On avait fait comme on avait pu dans la maison, s'ingéniant à multiplier les petits labeurs afin d'encourager les petits profits. Catherine, aidée des enfants, redoubla de zèle, et l'on attendit que l'apprenti passât ouvrier. Ce fut un jour mémorable dans l'histoire de cette famille, que celui où François, le cœur battant, une belle rougeur d'orgueil aux joues, et l'argent de la semaine sonnait dans sa poche, entra dans la maison, et, allant vers sa mère d'un air grave, posa devant elle une poignée de pièces blanches. Catherine le regarda, ses yeux se gonflèrent de larmes.

— Bien, mon enfant ! dit-elle, le père est content.

Jamais elle ne parlait autrement du mort regretté que le trépas ne séparait point de la famille. Elle semblait le croire absent, mais non parti pour toujours. L'ombre chère demeurait au milieu du groupe d'orphelins. L'époux gardait sa place au centre du cercle de famille. Il ne se passait point de semaine sans qu'on allât au cimetière renouveler les fleurs grandies sur la tombe de Jean Tournil.

Catherine en demandait à la ville ; quand elle voyait une plante nouvelle et qui lui semblait belle, elle l'achetait pour la placer sur la fosse de Jean. A partir du moment où Laurent Fichet se montra bon et presque paternel à l'égard de François, Catherine partagea souvent ses fleurs entre deux tombes.

Ils se trouvaient là, le dimanche, le vieux forgeron et la jeune veuve. D'abord ils prièrent isolément, puis ils récitèrent ensemble des invocations pieuses pour le bonheur de ceux qu'ils pleuraient. Ils en vinrent à savoir qu'ils se trouveraient tous deux au cimetière à l'issue des vêpres. Ils redescendaient le rude chemin, et plus d'une fois Catherine pria Laurent d'entrer et de partager le chétif repas de la famille. Il refusa d'abord, par sauvagerie, n'osant rompre ses habitudes de solitude ; puis un jour, vaincu par l'insistance de Louise et la douceur de la voix de Catherine, il entra. La glace se brisa.

Les enfants, un peu craintifs d'abord, s'accoutumèrent vite à ce rude visage, à cette chevelure grise inculte, à ces lourdes mains douées de la force d'une paire de tenailles. Nichette grimpa sans façon sur ses genoux, et Néra lui demanda des histoires. Après le souper on resta au coin du feu, et à huit heures le forgeron quitta la famille de Jean Tournil. Il demeura tout surpris de se sentir moins sombre.

Le lendemain il accueillit François mieux encore que de coutume. Il s'informa des enfants, et à la fin de la semaine, sans qu'on l'en priât, il prit sa place à la table et au foyer.

Ce furent alors des questions sans fin sur la besogne accomplie par chacun, une admiration croissante pour les miracles d'industrie réalisés par Catherine. Comment, se trouvant veuve avec dix enfants, n'avait-elle pas eu peur de manquer de pain ?

— J'avais mes bras, dit-elle, et l'aide de braves gens.

— Vous avez dû vous tuer le corps et l'âme.

— Sans doute je n'ai pas dormi toutes les nuits, et j'ai plus d'une fois veillé afin d'augmenter mon salaire ; mais chacun m'a donné un peu, les riches en me faisant travailler, les pauvres en me facilitant toute chose. Est-ce que je n'ai point trouvé crédit partout ? Je n'en ai point abusé, cela est vrai, mais l'offre qui m'en était faite me tranquillisait, et me laissait l'âme en paix. Ah ! Je vous l'avoue, Laurent, quelle que soit la condition dans laquelle nous nous trouvions, avec de l'ordre et de l'économie, il nous est sinon facile, du moins possible d'en sortir.

— Quels enfants vous avez, Catherine !

— Oui, fit-elle, en les embrassant tous du regard, de bons et braves enfants, je le sais. La moitié de ma couvée est déjà tirée de peine. François compte dix-sept ans, et reçoit sa paye d'ouvrier. Louise est maintenant une parfaite blanchisseuse, et la perfection de son travail double le nombre de mes pratiques.

— Sans compter que Louise est un joli brin de fille.

— Il ne faut point dire cela. Laurent, les plus sages et les meilleures sont déjà bien assez entraînées vers la coquetterie. Pierre connaît à peu près son état, et Julien sera bientôt, grâce à Dieu, libre de choisir le sien. Quant à Georges, il étudie de telle sorte que, s'il le

veut, il deviendra quelque jour maître d'école de ce village. Dieu nous a tous gardés et protégés, voyez-vous.

— N'avez-vous point senti de défaillance ?

— Je mentirais si je vous disais cela, Laurent. Croyez-vous qu'il soit possible de perdre un mari qu'on aime comme j'aimais mon Jean, et de se le voir arracher d'une façon si terrible, sans qu'on tombe souvent sous le poids de sa croix ? J'ai vu le tiroir vide, et le crédit épuisé ; j'ai cru parfois que le désespoir de la mort du mari serait plus grand que la tendresse maternelle. Souvent, bien souvent, agenouillée sur la tombe de Jean, j'ai demandé à y mourir. . . . Quand j'allais seule à l'endroit de la clairière où je retrouvai son corps, et où M. Vilhardouin a obtenu qu'on élevât une croix, j'aurais voulu, me couchant sur le sol où je retrouvai le cadavre, m'endormir, le nom de Jean sur les lèvres. Les enfants étaient là. Je ne le pouvais pas ! Il fallait vivre. Par respect pour la mémoire de mon mari, je devais en faire des braves comme lui. Un autre sentiment me forçait encore à vivre, voyez-vous. Il me semblait que je gardais le devoir de faire châtier l'assassin. La justice est demeurée impuissante à le retrouver. Mais Dieu l'enverra sur ma route, et, ce jour-là, Jean sera vengé, je vous le jure.

— Vous possédez si peu d'indices !

— C'est vrai ! un lambeau d'étoffe et un bouton argenté. Mais il faut souvent moins que cela pour faire guillotiner un homme. Je ne perds pas courage. Quand et comment trouverai-je le meurtrier ? Cela regarde la justice divine. Chaque fois que j'ouvre ce petit coffret, où restent un peu de mousse, la serpe de Claudin et le lambeau de veste brune, je répète à Dieu une ardente prière, pour me faire retrouver l'un et venger l'autre.

Vous espérez revoir Claudin ?

— J'en suis sûre. Regardez comme Néra grandit, comme elle devient jolie et forte. Claudin croit aussi, et je le vois robuste, alerte et beau ; toujours triste, par exemple, songeant à sa jumelle et nous pleurant tous. Mais, de quelque côté que l'aient entraîné ceux qui me le volèrent, il reviendra.

Laurent en vint peu à peu à épouser les rêves, les attentes de la veuve. Il trouva une famille dans sa famille. Désormais, la semaine lui semblait longue, et il attendait le dimanche avec impatience.

Certes, on ne pouvait dire qu'il fût devenu gai, mais son humeur était plus égale. François, traité par lui comme son fils, l'aimait avec un dévouement à toute épreuve.

Un jour le forgeron dit à la veuve :

— Vous devriez faire émanciper François, Madame Tournil. Il va sur ses dix-huit ans.

— Pourquoi le ferais-je émanciper ?

— Dame ! il jouirait de ses droits.

— Ses droits ! Il travaille, et il travaillera.

— Je le sais bien, et cependant je trouve utile, indispensable, que vous remplissiez cette formalité. Je me charge des frais qu'elle entraînera.

— Vous ne pouvez rien me conseiller de préjudiciable, répondit la veuve. François sera émancipé.

— Et le jour où il touchera à cette première majorité, nous dînerons chez moi, au lieu de dîner chez vous.

— C'est convenu.

Catherine alla chez le notaire, les pièces furent préparées, puis signées, et quand le forgeron les tint dans ses mains, il eut un mouvement de joie.

— Je garderai ces papiers-là, dit-il.

Catherine les lui remit.

Le lendemain, Laurent Fichet ajouta :

— Vous vous souvenez que demain on dîne chez moi.

— Ce n'est pas dimanche, demain.

— C'est fête tout de même.

— Laquelle ?

— L'émancipation de François.

— Heureusement que ma besogne avance, voisin. A quelle heure devrai-je m'occuper de la cuisine ?

— Vous ne toucherez à rien, entendez-vous, à rien. Quand je régale mes amis, je n'entends leur faire payer le dîner, ni en argent, ni en fatigue. La mère Cornouiller, ancienne rôtisseuse à Paris, nous cuisinera de bons plats, auxquels les petits feront honneur, j'en suis sûr. Soyez seulement vers six heures à la forge.

— Je n'y rendrai avec ma couvée, répondit Catherine.

Au jour fixé, vers cinq heures, le forgeron arrêta François au milieu de son travail, et, ôtant son tablier de cuir :

— Assez pour aujourd'hui, mon ami, lui dit-il. Va chez ta mère, et fais une toilette de dimanche.

— Vrai ! cela me fait plaisir de dîner ici, patron.

— Oh ! tu trouveras nombreuse société, mais sois tranquille, toi et ta mère, vous ne compterez que des amis.

François demeura légèrement surpris. Il croyait à une réunion intime, et subitement il apprenait que l'assemblée serait nombreuse. Mais, comme l'affirmait le forgeron, la famille Tournil possédait

autant d'amis qu'il se trouvait d'habitants dans le village. François courut chez lui afin de procéder à sa toilette, et de s'occuper de quelques menus détails.

Quand il entra dans la chambre qu'il partageait avec Pierre et Julien, il s'arrêta, ému et joyeux, en reconnaissant dans le moindre objet la tendre sollicitude de la mère. Le linge blanc, les habits neufs, les chaussettes fines s'étalaient sur les lits à côté de jolies cravates. Catherine prévoyait tout, songeait à tout. Dès leur plus tendre enfance, elle avait accoutumé les petits à une propreté jugée souvent exagérée par les voisines. Mais Catherine demeurait convaincue que l'ordre et le soin dans les choses extérieures contribuent à la régularité dans la conduite et semblent le reflet d'une bonne conscience. En grandissant, chacun des membres de la famille conserva ces habitudes et, en dépit des jours difficiles, jamais les enfants de la veuve ne traînèrent d'horribles guenilles et ne portèrent de linge déchiré.

Tandis que les garçons s'habillaient, Louise et Marie, déjà pimpantes dans leurs robes de toile blanche à fleurettes bleues, lissaient les cheveux de Claudine, mettaient en ordre les nattes de Néra, et lui passaient une jupe rose qui la rendit charmante. La petite fille ajouta à sa parure une branche de clématite à clochettes bleues, et il était impossible de voir plus mignonne créature que l'enfant des Tziganes, quand elle vint demander le baiser de Catherine.

Celle-ci gardait son deuil ; deuil austère, que jamais elle ne devait quitter.

Enfin, la mère compta du regard les garçons tout fiers, les fillettes radieuses : puis, s'appuyant pour la première fois sur le bras de François, elle prit le chemin de la forge.

La maison paraissait aussi sombre, plus noire, plus triste même, quand le fracas retentissant des marteaux cessait de s'y faire entendre, et que le foyer ne dardait plus ses flammes rouges. On avait ménagé un chemin à travers les barres de fer encombrant le sol, et la famille Tournil traversa l'atelier.

Au delà, une petite pièce servait de chambre au forgeron.

Au bruit que firent les enfants, Laurent Fichet accourut, ouvrit une porte, et le grand jardin apparut sous le soleil, avec l'exubérance de ses fleurs, de ses berceaux de vigne, et de ses quenouilles de poiriers.

Le couvert était mis sous la treille. Laurent avait eu raison de le dire, la réunion paraissait presque imposante. Sur la nappe blanche s'alignaient des assiettes à fleurs, des verres étincelants, des carafes dont le vin prenait au soleil une teinte de rubis. Des fruits, des gâteaux égayaient le regard. Laurent s'était mis en frais. Au fond du jardin causaient des amis. Leurs femmes vinrent au-devant de la famille Tournil, en l'honneur de qui se donnait la fête.

La bonne tenue des garçons, la grâce modeste des filles conquièrent tout le monde. Nichette passa de main en main et reçut une moisson de baisers. Néra se vit traiter en grande fille : sa science précoce la rendait intéressante. Claudine seule, portant en elle son incurable tristesse, jetait sur ses sœurs et ses frères l'ombre de sa secrète douleur.

Le temps passait sans pouvoir atténuer ses regrets. On la trouvait souvent en larmes, couchée sur l'herbe, le visage enfoui dans les fleurs et les mousses, allongée, comme morte. On n'entendait point le bruit de ses pleurs, mais si Catherine inquiète la cherchait et la trouvait enfin, si, la prenant dans ses bras elle l'interrogeait avec insistance et tendresse, la petite répondait un seul mot :

—Claudin !

Son frère jumeau lui manquait autant que le premier jour. Dans ses toilettes elle trouvait toujours moyen de glisser quelque chose de noir. Elle portait le deuil de l'enfant volé, comme sa mère portait le deuil du mari mort. Aussi, elle n'aimait pas Georges, et sentait qu'elle ne lui pardonnerait jamais. Le médecin hochait parfois la tête en la voyant :

—Soignez-la bien ! disait-il à Catherine, et surtout aimez-la beaucoup.

L'aimer ! elle la chérissait de toutes ses forces, et d'autant plus que, dans les regrets de sa fille, Catherine trouvait l'écho de son chagrin. Elle évitait de parler de l'enfant volé ; mais elle y songeait souvent des nuits entières, se demandant ce qu'il devenait et suppliant le ciel de rendre à son pauvre enfant les soins dont elle entourait Néra.

Claudine avait donc un ruban noir dans ses cheveux blonds, même ce jour-là, qui était un jour de grande fête.

Le forgeron, la figure épanouie, vêtu de ses habits du dimanche, allait de l'un à l'autre, serrant les mains, échangeant des paroles amicales, regardant tour à tour la longue table et la porte de la cuisine dans laquelle la mère Barbe Cornouiller préparait le dîner.

Enfin celle-ci parut, en tablier blanc, les manches retroussées jusqu'au coude, la face rouge du reflet de ses fourneaux, plantureuse, avenante, et tenant dans ses bras une soupière ventrue.

—A table ! s'écria Laurent Fichet, agitant télégraphiquement les bras.

Du fond du jardin, tout le monde accourut.

Les jeunes filles avaient ajouté une fleur à leur corsage ; les hommes en portaient une à la boutonnière.

Jansôme le brigadier, Sabretache le garde champêtre, étaient au nombre des invités.

Laurent fit placer Catherine à côté de lui, tandis que Louise et Marie se mettaient un peu plus loin, séparées par les camarades de Fichet. Un jeune serrurier, Martial Dineu, se trouvait en face de Louise, et lui rendait tous les menus services d'un convive attentif. Mme Jansôme tenait la droite du forgeron, et son mari faisait face à Laurent. On s'était partagé les plus jeunes.

Le dîner de la mère Cornouiller obtint un succès prouvé par la rapidité avec laquelle se vidèrent les plats. Haricots et mouton se trouvèrent remplacés par un magnifique rôti de veau. Une salade fleurie de bourrache et de capucines, des œufs à la neige semés de graines multicolores, du vin cacheté, du café exquis et une bouteille de liqueur complétèrent le festin. Gai sans tapage, il réalisait le type d'une fête de famille, pendant laquelle on parla tour à tour de ses affaires, de ses espérances, de ses profits, de ses bonheurs. Ceux qui se trouvaient réunis autour de cette table, animés d'un même amour du bien, pénétrés d'un égal sentiment de l'ordre, n'éprouvaient ni haine ni envie. Ils appartenaient à la classe des ouvriers connaissant l'épargne et la considérant comme une source de repos et de bonheur. Pas un des hommes que Laurent recevait à sa table ne fréquentait les cabarets ; les femmes aidaient à la vie commune ; les enfants respectueux et déjà sérieux promettaient de devenir ce qu'étaient leurs pères.

On chanta au dessert des refrains anciens remplis d'une franche et saine gaieté.

Lorsque toute cette joie se fut librement épanchée, Laurent Fichet se leva.

Il semblait ému, le digne homme. A vrai dire, il se sentait plus à l'aise un marteau à la main, qu'au moment où il s'agissait de prendre la parole. Cependant, voyant un encouragement sympathique dans tous les regards, il dit d'un accent qu'il s'efforça d'affermir :

—Mes amis, mes chers voisins, vous avez bien voulu vous asseoir à ma table, et me prouver, une fois de plus, votre estime et votre affection. J'en ai doucement besoin aujourd'hui. A mesure que les années passent, on aime mieux ce qu'on aime, et je vieilliss terriblement. Oh ! ne vous récriez pas. Les muscles perdent de leur vigueur ; j'ai plus de soixante ans, et depuis quarante-huit je fais retomber le marteau sur l'enclume. Il m'est venu à l'esprit de choisir un associé.

RAOUL DE NAVERY

A suivre

## Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

## Le Rhumatisme vs. les Pilules Rouges

Il existe très peu de maladies plus répandues et plus difficiles à traiter que le rhumatisme. Le rhumatisme et la faiblesse chronique PEUVENT se guérir et en voici la preuve.—Lisez plus bas ce que nous dit Mme Théophile Lamore, de la rue Salem, à Lowell, Mass. "J'ai beaucoup souffert du rhumatisme, nous dit Mme Lamore ; le mal m'empoignait généralement vers le soir, et je devenais très abattue. J'ai aussi eu beaucoup de mal à l'épine dorsale les douleurs, qui étaient des plus intenses. J'ai été sous les soins des médecins, mais rien ne me soulageait. J'entendis parler des Pilules Rouges du Dr Coderre pour les personnes pâles et faibles, et je me décidai d'en faire l'essai. Je me procurai de ces pilules, et après que j'en eus pris une boîte je ne m'aperçus plus du mal de tête durant plusieurs mois, et mon rhumatisme cessa comme par enchantement.

Les Pilules Rouges ont fait plus pour moi que tous les soins des médecins. Demandez à votre pharmacien de vous donner une boîte des Pilules Rouges du Dr Coderre. Les Pilules Rouges se vendent à 50c la boîte 6 boîtes pour \$2.50. Elles sont expédiées par la maille, dans toutes les parties du Canada et des États-Unis. Adressez vos lettres :

Cie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE  
NORTH ADAMS

RECLAME DES MENAGEMENTS

Un estomac débilité réclame des ménagements. Le *Baume Rhumal* préconisé contre toutes les affections de la gorge et des poumons, est facilement assimilé, et n'exige pas un régime spécial. 25 cents partout.

CHOSSES ET AUTRES

—L'hon. M. George Irvine, juge de la cour de vice amirauté, est mort la semaine dernière à Québec.

—Les représentations données au Monument National, au profit des écoles catholiques de Manitoba ont rapporté \$765.50.

—Blondin, le célèbre équilibriste qui fut le premier à traverser les chutes du Niagara, sur une corde tendue, est mort à Ealing, banlieue de Londres, la semaine dernière.

—Mgr Bégin vient d'adresser une lettre de félicitations à l'honorable Alfred Evanturel, à l'occasion de sa nomination au poste d'Orateur de la législature d'Ontario.

UNE EXPERIENCE CONCLUANTE

Elle résulte de plusieurs milliers d'observations : c'est que pour toutes les affections de la gorge et des poumons, le seul et unique remède c'est le *Baume Rhumal*. En vente partout.

CHANSONS ET MONOLOGUES

Les amateurs de chansons et monologues comiques, auront pour dix fois leur argent en achetant le dernier numéro du *Mirliton*, qui contient aussi une foule de gravures humoristiques. Le numéro, 3 cents. En vente partout. Abonnement, \$1.00 ; 6 mois, 50 cents. Adressez le *Mirliton*, Montréal.

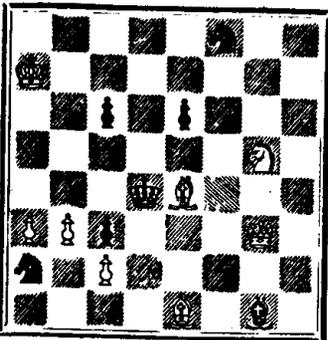
CALME L'IRRITATION

L'unique moyen de guérir la toux est de faire usage du *Baume Rhumal* qui en même temps fortifie les bronches, les poumons, la gorge, en calmant l'irritation. Seulement 25 cents la bouteille.

LES ECHECS

PROBLEME No 200

Composé par M. H. Bristow  
Noirs—7 pièces



Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 199

Blancs                      Noirs  
1 D 3 R                      1 F pr D  
2 C 3 C                      2 D ou P pr.  
3 F 3 C, échec et mat.  
Et autres variantes

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire

UN SPÉCIFIQUE

—POUR—

La Grippe, les Rhumes, la Toux  
ET LES AFFECTIONS DES POUMONS,  
Le Pectoral-Cerise d'Ayer

"Il y a deux ans, j'avais la grippe qui me laissa une toux ne me donnant de repos ni jour ni nuit. Le médecin de ma famille me soigna, changeant les remèdes aussitôt qu'il trouva qu'il ne m'avait apporté aucun soulagement, mais en dépit de



ses ordonnances, je ne me trouvais pas mieux. A la fin, mon mari ayant lu, un jour, qu'un monsieur qui avait eu la grippe avait été guéri en prenant du Pectoral-Cerise d'Ayer, se procura une bouteille de cette médecine, et avant que j'en eusse pris la moitié, j'étais guérie. J'ai trouvé dans le Pectoral un spécifique supérieur pour les rhumes, la toux et les affections des bronches." — EMILY WOOD, North St., Elkton, Md.

**Le Pectoral-Cerise d'AYER**

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en allemand, français ou anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. — W. A. NOYES, 320, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

**PAPIER FAYARD & BLAYN**  
GUÉRIT RHUMES  
Irritat de Poitrine, Influenza, Douleurs, Rhumatismes, Blessures, Plaies  
Epiques, toux, cors, GILS-de-PERDRIX. — 1 f. s. Pharmacies

**UN PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE — LEUCÉMIÉ GÉNÉRALE —  
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>o</sup> MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
D. postaire à N.-Y. : ANTHONY DÉCART.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT : Paris et Seine 50f 28f 14f  
Départements 56f 29f 15f  
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

207, RUE SAINT-JACQUES,  
(Bâtisse Nordheimer)

CHAMBRE 14

TÉLÉPHONE 2113

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

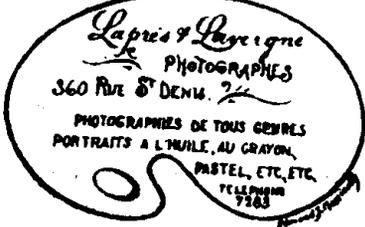
INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR  
107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.  
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert



En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**  
PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris  
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain  
CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES DE POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : **CHEVRIER**

LISEZ.....

"Le Monde"

L'ORGANE DU

PARTI CONSERVATEUR

Du district de Montréal

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.

Edition Quotidienne    Edition Hebdomadaire  
Un an ..... \$2 00    Un an ..... 50c.  
6 mois ..... \$1.00    6 mois ..... 25c.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

**UN MEDIUM D'ANNONCE**  
HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

UNE SEMAINE DE Vente - Extraordinaire

A LA MAISON DE

E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, gruit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WOR-CESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial. 24c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendu régulièrement 10 c, spécial. 24c
- Grands verres rempli de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendu 10c, spécial. 5c
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial. 5c
- Cocoanut en paquet, marque Cripital, vendu 10c, spécial. 5c
- Huile à moulin, grandes bouteilles, vendu 15c, spécial. 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendue 25c, spécial. 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial. 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial. 9c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial. 8c
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial. 8c
- Pâte à poêle, " 10c, " 4c
- " grande boîte 15c, " 6c
- Pommades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial. 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial. 7c
- Savon Quaker, vendu régulièrement 5c, spécial. 24c
- Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial. 24c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial. 6c

FERBLANTERIES

- Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial. 5c
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valant 6c, spécial. 2c
- Caniste à l'huile de charbon 1/2 gallon, valant 15c, spécial. 8c
- Porte ordure, valant 10c, spécial. 5c
- Antonnoirs, " 5c, " 2c
- Boîtes à pain peintes et décorées, valant 45c, spécial. 19c
- Chaudières à charbon, valant 25c, spécial. 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisé, valant 35c, spécial. 19c
- Terrine à lait, valant 5c, spécial. 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix. 1c

GRANITE

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offerts. Nous recevons journellement des lots de jobs que nous offrirons d'ici au jour de l'an à des prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connue.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que Poupées, Petits Soldats, Poupées Tramways, Poupées Bateaux Pto, Boîtes de Toilettes, Miroirs de luxe Etc., Etc.

D'ici au jour de l'an notre magasin ne fermera qu'à 9.00 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre nos magasins tous les jours et aussi lui permettre de bien tout visiter chaque département dans chacun leur spécialité. A réès le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6h. p.m. le Samedi et les jours de Fêtes exceptés.

E. LEPAGE & Cie

Coin des rues St-Laurent et Duluth.



### Une Lettre de Montréal.

Le *Trois Vités* et *Chronicle*, Montréal, Can., publiait le 24 Octobre, 1884. — Nous recevons une lettre d'un de nos citoyens bien connus, Mr. E. Boisvert, qui nous dit que sur la recommandation du Très Rev. M. Marchand, de Drummondville, il fit usage du Tonic Nerveux du Père Koenig contre cette terrible maladie, les attaques nerveuses, que quelques bouteilles le guérirent après qu'il eût souffert pendant 8 ans, il recommande fortement à tous ceux qui souffrent de maladies nerveuses d'essayer ce remède.

### Paroxysmes Affreux.

CANTHAGE, ONT., Jan., 1894.  
 Nous avons fait usage avec les meilleurs résultats, de l'Élixir Nerveux du Père Koenig, c'est surtout dans les cas d'hystérie qu'il en supprime les paroxysmes affreux.

SEULES DU BON PASTEUR.

**GRATIS** Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratuite.  
 Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

#### AGENTS

E. McGee, 2123, Notre-Dame, Montréal.  
 Laroche & Cie Québec.



Fausse dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

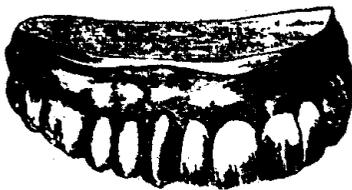
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.  
 Tél. Bell 2818.

### DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

### Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussé.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE' MONTRÉAL.  
 Achète des débitures et autres valeurs débitables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,  
 Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

3390

### LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecosment, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec, 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill, 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Biss-onnette, Mont., P. Q., 25 00
Ostias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent, de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

### U. PERREAU Librairie Française

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.  
 Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
 L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
 Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.  
 Livres d'occasions, achat et vente.  
 Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites.  
 Prix spéciaux pour marchands.

### S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Premier étalage du printemps de gilets et collerettes de dames

Notre dernier envoi nous a apporté 20 caisses de gilets et collerettes de dames ; ces vêtements ont été achetés des fabricants les plus avancés en fait de modes de l'Europe et sont dans les derniers goûts de Londres et de Paris ; des centaines de magnifiques gilets et collerettes à des prix variant de \$2. à \$5.— Venez les examiner.

Nouvelles Jupes de robes pour dames

Ce département comprend maintenant un assortiment complet de nouvelles jupes de robes dans toutes les marches les plus choisies et les couleurs les plus nouvelles pour dames.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

### Jupes Spéciales

Jupes de robe florentines noires de fantaisie, doublure rayée et fleurie et bordées de velours, pour dames, valant \$1.75 pour 99c.

Jupes de robes noires fleuries, doublées partout et bordées en velours, pour dames, valant \$3.00 pour \$1.69.

Jupes en Zibeline noire de fantaisie, en petits dessins fleuris et roulés, 5 verges de largeur, doublées et entredoublées, pour dames, valant \$4.50 pour \$2.95.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Nouvelles Etoffes à Robes du Printemps

10 pièces de nouvelles étoffes à robes en diagonal shot, double largeur, 25c.  
 10 pièces de nouvelles étoffes à robes en appliqué nuancé, 35c.

15 pièces d'étoffes à robes dans les effets de tweed écossais les plus nouveaux, 50c.

20 nuances d'étoffes à robes à relief les plus nouvelles, 60c.

20 pièces de nouvelles étoffes à robes armure, 73c.

20 couleurs de nouvelles brillantines de soie, 75c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Nouvelles Marchandises qui se lavent

Notre magasin de marchandises qui se lavent est encombré d'acheteurs ; il y a surtout de nouvelles magnifiques marchandises. Les dames étaient surprises de la beauté des marchandises et de la modicité des prix.

Nouvelles indiennes qui se lavent, 5c.

Nouvelles indiennes de fantaisie, fond de toile, couleurs non changeantes, 6c.

Nouvelles indiennes qui se lavent, en nuances noir, cardinal, orange, ciel, rose, hélicotrope et dessins de Dresde et Pompadour, 7½c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame